

# LE JOLI CHATEAU

## CHAPITRE PREMIER

Maître Luc Morfil.

Ceci est une vieille histoire. Les bonnes gens la racontent le soir aux veillées, quand ils ne se souviennent point d'un conte meilleur. Les nourrices dont le bras se lasse à force de bercer s'en servent, en guise d'opium, pour endormir les petits enfants. C'est un rudiment de « nouvelle », un récit comme on en pouvait faire, au fond des pauvres campagnes, cent ans avant que le « feuilleton » fût inventé.

Il était une fois un gentilhomme qui avait nom M. de Plougaz. Il était seigneur de Coquerel, Coatvizillirouët, Kerambardehzre et autres lieux. Son château de Coquerel était bien le plus beau qu'on pût voir à dix lieues à la ronde et même plus loin. On en parlait en Bretagne et aussi à Paris. Le roi disait souvent

— Je voudrais bien voir le château de M. de Plougaz. Mais le roi avait des occupations, et ce château était fort loin de chez lui, puisqu'il s'élevait sur une charmante petite colline, toute verte et toute fleurie, entre la ville de Dinan et le bourg de Bécherel. Ces deux causes réunies firent que le roi ne vint jamais au château de M. de Plougaz.

A défaut du roi, les visiteurs ne manquaient point. Le vieux de Plougaz, hospitalier sa nature, et tenant table bien servie, n'aimait pas à manger seul le poisson de ses étangs ou le gibier de son parc. C'était presque tous les jours fête nouvelle au château de Coquerel. On y buvait, on y riait, on y dansait la grande porte restait toujours ouverte, et Plougaz se vantait de n'avoir jamais repoussé qu'un hôte dans sa vie.

Cet hôte était le chagrin.

Le maître de Plougaz n'avait point de famille. Sa femme, Nannon du Brec de Batz, était morte depuis tantôt dix ans, et son fils unique, Arthur de Plougaz, était on ne savait où, en Palestine peut-être, défunt ou captif des infidèles, ce qui était tout un. Le bon seigneur n'espérait point le revoir, et n'y pensait guère, il faut le dire. La chasse, la table et le jeu, car il était beau joueur et joueur entêté, ne lui laissaient point le loisir de s'occuper de semblables bagatelles. Il n'avait pas non plus le temps de songer à ses affaires. Maître Luc Morfil, son intendant, y songeait pour lui, et n'y épargnait point sa peine.

Ce maître Luc était un petit homme, Normand de naissance, qui souriait toujours et plaisait à chacun pour sa mine simple et débonnaire. Il pouvait avoir quarante ans passés. Tout autour de ses petits yeux gris, sa gaieté habituelle avait creusé une multitude de rides ténues qui convergeaient au coin de sa paupière, et s'en allaient ensuite, sur la tempe et la joue, former ce joyeux éventail que l'usage a baptisé « patte d'oie ». Ses pommettes étaient roses et saillantes, mais l'embonpoint avait fait disparaître tout ce que cette saillie pouvait avoir d'anguleux et de heurté sa joue tombait lisse et molle en ses contours, de manière à rejoindre fort harmonieusement le double bourrelet de son menton. Son nez, court et semblait être recourbé, n'avoir qu'ébauché par la main du Créateur. Ses narines, en effet, surabondamment échancrées, laissaient descendre solitairement le cartilage intérieur, qui formait un angle obtus avec la lèvre supérieure, et semblait faire effort pour diminuer, autant qu'il était en lui, l'énorme distance qui séparait ces deux d'ordinaire le traits, voisins et amis nez et la bouche. Sa bouche était toute normande mince, plate et blanche : mais une ride circulaire, second résultat de l'heureuse gaieté de maître Luc, corrigeait ce léger défaut de forme, et donnait au bas de sa figure l'expression la plus attrayante. Tel était, au physique, l'intendant de M. de Plougaz. Au moral, c'était le meilleur cœur du monde promettant sans cesse et ne tenant jamais offrant ses services à chacun, suppliant les gens d'avoir recours à sa bourse, mais se réservant la faculté d'éconduire ceux qui, par hasard, cédaient à ses instances menteur comme un païen, peureux plus qu'un lièvre, et larron jusqu'au bout des ongles.

Aussi, après le jeu, la table et la chasse, ce que M. de Plougaz aimait le plus ici-bas était son château de Coquerel. Après le château, c'était maître Luc Morfil, son intendant.

— Maître Luc, disait le vieux seigneur, est la perle des intendants. Il m'a dit, une fois pour toutes, que j'excède chaque année mon revenu de vingt mille livres environ. A la Pentecôte, il me fait signer la vente d'un fief ou d'une futaie c'est convenu je signe et ne lis point. Un autre me rebattrait les oreilles de doléances fâcheuses : il me dirait dix fois par jour que je me ruine... maître Luc me ruine et ne me le dit pas, ce qui est un notable avantage.

Comme on voit, M. de Plougaz était un vieillard de bon sens.

Outre le châtelain, maître Luc et une armée de valets, y avait au manoir un autre habitant de quelque importance. Ce dernier, qui se nommait Pluto, était un vieux

chien-loup de taille gigantesque, dont l'intendant avait fait son hôte et son commensal. Contre l'ordinaire des chiens, Pluto ne se montrait point reconnaissant envers son bienfaiteur. Il grognait sourdement chaque fois que l'intendant passait la main sur sa rude fourrure, et ses larges yeux flamboyaient alors d'une terrible façon. A cause de cela, maître Luc l'aimait et se disait

— Cet animal a du bon. Mieux je le traite, plus il me hait ; ainsi fais-je à l'égard de M. de Plougaz : nous nous ressemblons, Pluto et moi.

Maître Luc se trompait, et faisait grande injure à Pluto. Pluto n'était point un ingrat c'était tout simplement un chien dégoûté du monde, et que le chagrin avait fait misanthrope. Pluto, aux jours de son adolescence, avait été un chien digne d'envie. En ce temps, son maître, le jeune sire Arthur de Plougaz, le menait faire de longues promenades sur les hautes collines de Bécherel, ou du Côté de Dinan, le long des rives enchantées de la Rance. Pluto était alors sans soucis ; il courait joyeux par les chaumes, et bondissait follement pour saisir au vol les alouettes ; il chassait les lapins dans le taillis, et soutenait contre les blaireaux de longs et acharnés combats. C'était l'âge d'or ; Pluto avait deux ans. Pendant qu'il s'ébattait ainsi, son maître lâchait la bride à son cheval, et allait au hasard ; Arthur était un vaillant et robuste jeune homme à vingt ans, il avait déjà gagné de l'honneur dans plus d'une passe d'armes, et les nobles dames admiraient fort sa galante tournure quand il faisait caracolier son cheval sous leurs balcons de granit. Arthur était beau, noble et riche ; il était l'héritier unique de Coquerel et de Coatvizillirouët aussi, et encore de Kerambardehzre, sans parler des autres fiefs de M. de Plougaz. Pourtant, il semblait triste on ne voyait point souvent sa lèvre sourire, et son grand œil noir s'entourait d'un cercle bleuâtre, qu'on eût dit creusé par les larmes. Il allait, solitaire et pensif, sur les coteaux boisés de Bécherel ou sur les blanches grèves de la Rance il allait, la tête basse et le corps affaissé. Pluto avait beau aboyer ou bondir, Arthur ne le voyait point, perdu qu'il était dans sa rêverie. A quoi rêvait-il ainsi ? Nul ne le savait.

Quelques-uns disaient qu'il avait dérangé le sabbat des « chats courtauds<sup>1</sup> » sur la lande d'Evran, et que ces malins démons lui avaient percé le cœur d'un coup d'aiguille. D'autres prétendaient qu'il avait tordu à rebours le linge diabolique des « laveuses de nuit<sup>2</sup>. » D'autres enfin avançaient que l'esprit du mal en personne le suivait partout et toujours sous la forme de son chien-loup Pluto. Quoi qu'il en fût, le jeune M. de Plougaz devenait tous les jours de plus en plus mélancolique.

Un matin, il fit seller son meilleur cheval et vint vers son père.

— Monsieur mon père, dit-il, je veux aller faire la guerre aux Sarrasins.

Le vieux Plougaz trouva l'idée fort simple et répondit :

1) Ce sont des chats de taille extraordinaire qui tiennent conseil, vers minuit, sur les *échaliers* de la Haute-Bretagne. Ils sont fort méchants, et n'aiment point à être dérangés. Quand un intrus trouble leurs graves entretiens, ils l'entourent et lui font subir mille avanies. Ensuite, le président du conseil se munit d'une longue aiguille et l'enfonce dans le cœur du patient, qui devient hypocondriaque et dépérit lentement.

2) Démons femelles qui blanchissent, au clair de lune, le suaire des morts. Quand un voyageur attardé passe à leur portée, elles le saisissent, et le contraignent à tordre le linge avec elles. Ce n'est point là chose facile ; les laveuses, en effet, ont une façon de s'y prendre qui allonge indéfiniment la besogne. A mesure que le malheureux s'épuise à tordre en un sens quelconque, elles détordent avec une merveilleuse promptitude, et sans se lasser le moins du monde. Le voyageur cependant sue sang et eau, le tout en vain pour le consoler, celles des laveuses qui ne fonctionnent pas se prennent à chanter une bizarre et sauvage chanson, en patois breton-français ; deux couplets de ce chant étrange nous restent en mémoire. Nous les traduisons en langue de romance :

Tords la guenille, tords  
Le suaire  
Des épouses des morts !

Tords toujours ! l'ossuaire  
A mis de la poussière  
A nos robes de deuil ;  
Or, Satan veut ses filles

— Va trouver maître Luc et demande-lui quinze cents livres. Je te donne ma bénédiction.

Maître Luc compta les cinq cents écus, et les remit à Arthur.

— Monseigneur, dit-il la larme à l'œil, vous allez donc nous quitter ?

— Il le faut ! répondit Arthur d'une voix sombre.

— Et, s'il m'est permis de vous faire une question, pourquoi cela, mon bon seigneur ?

— Parce que... cela est étrange, mais vrai... chaque nuit, une voix terrible éclate à mon chevet et me commande d'aller combattre les Sarrasins.

— Ah bah ! dit l'intendant d'un air incrédule.

— J'ai désobéi trop longtemps ; aujourd'hui je pars.

Maître Luc sourit dans sa barbe et appela les bénédictions du ciel sur son jeune seigneur. Quand Arthur fut parti, maître Luc se frotta les mains.

Les infidèles, grommela-t-il, ont, dit-on, de bons bras et d'excellents cimenterres ; notre jeune seigneur laissera ses os en Judée, et moi, j'aurai le joli château de Coquerel.

A ce dernier mot, ses yeux gris brillèrent d'un subit éclat.

— Le joli château ! répéta-t-il en caressant son menton ; cela vaut bien la peine de m'être levé toutes les nuits depuis six mois pour jouer le rôle de fantôme et ordonner à ce jeune fou d'aller se faire tuer en Palestine ! Luc Morfil, seigneur de Coquerel ! hé ! hé ! cela sonne !

Comme Arthur passait le seuil de la cour du château, un hurlement plaintif de Pluto lui fit tourner la tête. Pluto était attaché.

— Adieu, toi aussi, pauvre Pluto, murmura Arthur. La route est trop longue pour que je t'emmène avec moi. Il piqua des deux, et son cheval partit au galop. Pluto se rua et tira sa chaîne de toutes ses forces ; il essaya de la broyer avec ses dents. Quand son cou se fut ensanglanté à force de tirer ; quand ses dents, brisées, tombèrent de sa gueule, il se coucha et pleura silencieusement. Depuis, on ne le vit jamais plus bondir après les alouettes ni courir joyeusement sur la lande. Il devint morne et grondeur. Les valets de M. de Plougaz lui auraient certes fait un mauvais parti s'ils n'eussent eu peur du rouge rayon que lançait parfois son œil irrité. Il y avait douze ans qu'Arthur était parti. Pluto restait triste. Il avait aimé, son jeune maître, et il demeurait fidèle à la mémoire d'Arthur.

Pendant ces douze années, maître Luc avait rempli comme il faut son devoir d'intendant. Jamais M. de Plougaz n'avait trouvé ses coffres vides. Seulement, de temps à autre, un domaine tenu par ses ancêtres était tombé en mains étrangères, si bien qu'il ne possédait plus de fait que les trois fiefs dont il portait le nom.

— Lequel préférez-vous vendre de Coatvizillirouët, de Kerambardehzre ou de Coquerel ? demanda une fois l'intendant.

Proprettes et gentilles,  
Aux planches du cercueil.  
Tords la guenille, tords  
Le suaire  
Des épouses des morts !

Tords ! la fontaine est claire,  
Et coule, solitaire,  
Sur le luisant caillou.  
Tords ! allons ! tords plus vite !  
La nuit marche et nous quitte,  
Tords ! nous tordrons ton cou !

Après cette promesse flatteuse, les lutins se prennent par la main et commencent, toujours chantant, une ronde infernale. Le malheureux tord toujours. Autour de lui, la danse diabolique tourne avec une prestigieuse rapidité. Bientôt, il tombe épuisé ; ses yeux éblouis se ferment son gosier trouve à peine une parole pour recommander son âme à Dieu !

S'il a la force de faire le signe de la croix, les démons s'évanouissent. S'il ne peut, les laveuses cessent subitement leurs danses et se mettent à le fouetter avec leur linge tordu.

On entend au loin le bruit de ces verges humides frappant contre la chair. Les paysans écoutent, effrayés, et se coulent sous leurs couvertures.

Le lendemain, au bord de la mare, on trouve un malheureux perclus et meurtri. Les laveuses sont retournées dans la tombe, pour recommencer la nuit suivante, s'il fait clair de lune, leur funèbre besogne. Dieu vous garde de leur rencontre, quand vous cheminerez, de nuit, par les routes solitaires de la Bretagne !

Plougaz pâlit.

En sommes-nous là déjà ? murmura-t-il.

Mais il se remit aussitôt, et ajouta gaiement :

— A quoi bon trois châteaux, maître Luc ? Vends Coatvizillirouët. Ce manoir a un nom ridicule, je n'en veux plus !

Le manoir fut vendu. Maître Luc fit, suivant sa coutume, deux parts égales du prix. Il mit l'une dans les coffres de son seigneur, et l'autre dans une vieille armoire de fer où il accumulait le fruit de ses malversations. Quand il eut bien et longtemps contemplé le monceau d'or qui faisait gémir les rayons de la vieille armoire, il prit ses registres de compte et se perdit dans de longs calculs.

La nuit le surprit tandis qu'il se livrait à cette occupation. Il mit la main sur son registre, dont il ne pouvait plus distinguer les caractères, et tomba dans une profonde rêverie.

— Coquerel ! murmura-t-il, mon beau Coquerel ! mon joli château ! Quand donc serai-je seigneur et maître de Coquerel ? Plougaz se ruine, c'est vrai, mais je me fais vieux, moi. Si j'allais mourir avant de posséder Coquerel !

A cette pensée, une ride profonde se creusa sur le front de l'intendant, sa physionomie changea subitement d'aspect, et exprima un désir passionné soutenu par une indomptable détermination.

— Je l'aurai, reprit-il, en s'animant ; oh ! je l'aurai ; je n'ai pas passé trente ans de ma vie à me repaître de ce rêve pour le voir fuir devant moi sans cesse comme une vaine illusion. Je l'aurai ! dussé-je y perdre mon âme ! Ceci était une exclamation de Normand, car l'âme de maître Luc était vendue et payée depuis longtemps. Néanmoins, il frissonna en prononçant ces derniers mots.

L'obscurité qui l'entourait lui fit peur et il chercha sa lampe à tâtons.

Il y avait tempête au dehors. Le vent criait dans les grands chênes de la forêt de Coquerel et secouait violemment les forts châssis des fenêtres.

— Mon âme ! grommela maître Luc en battant le briquet ; après tout, je suis bon chrétien, et le diable n'a rien à y voir.

La lampe s'alluma et maître Luc perdit sa terreur.

— Hé, hé ! dit-il en ricanant, pour quelques écus que j'ai mis de côté, ne faudrait-il pas me croire damné à tout jamais ? Quant au jeune sire Arthur que j'ai envoyé mourir outre mer.

Il n'acheva pas. Au nom d'Arthur, Pluto, qui était couché près du foyer, se dressa sur ses quatre pattes, tendit le cou et regarda fixement maître Luc, puis il fit entendre un long et plaintif hurlement.

— Sans doute, sans doute, mon garçon, dit l'intendant. Tu en sais plus long que bien des hommes, et si ta langue pouvait parler, je ne donnerais pas six deniers de mon cou. Mais tu es muet, mon ami ; ce n'est pas toi qui diras que la voix mystérieuse dont les conseils ont poussé le jeune sot à partir de la maison paternelle était la voix de l'honnête Luc Morfil : ce n'est pas toi qui raconteras mes innocentes fredaines. Tu m'as vu mettre dans mon armoire tout l'argent que le vieux Plougaz destinait à son fils ; mais tu seras discret, Pluto, discret comme la tombe où repose en paix le jeune sire Arthur.

Pluto poussa un second hurlement, lugubre, prolongé, menaçant ; puis, baissant la tête comme s'il eût reconnu son impuissance, il se recoucha près du foyer éteint.

## CHAPITRE II

### La tour du Diable.

Maître Luc Morfil était assis dans son réduit. Le vieux Plutô dormait, les pattes dans les cendres.

Tantôt l'intendant prêtait l'oreille aux sifflements de la tempête ; tantôt il donnait exclusivement son âme à ses rêves ambitieux, et calculait combien de mois, combien d'années, il lui faudrait attendre la possession de Coquerel.

Il aimait Coquerel d'amour tendre et sincère. Il n'aimait en ce monde que Coquerel.

Il faut dire aussi que le joli château était bien fait pour inspirer une passion. C'était un manoir modèle. Entre deux ailes de style saxon, son corps de logis, coquettement coiffé d'un petit beffroi à jour, s'élevait, gris de vieillesse, mais sans rides ni lézardes, comme un chevalier de grand âge qui porte encore gaillardement son armure. Aux quatre coins, quatre tourjons, percés d'étroites meurtrières, surmontaient la haute charpente

et dressaient symétriquement leurs toitures pointues. Trois cent soixante-cinq fenêtres s'ouvraient devant, derrière et par côté, ce qui donne à penser que, de nos jours, Coquerel eût été d'un très-bon revenu pour le fisc. Au-dessus de la maîtresse porte, deux archanges armés en guerre soutenaient l'écusson de Plougaz, qui était de gueules à sept croissants d'argent, orné d'hermine, et portait, — sur le tout, — le lion passant de Plugastel, dont Plougaz se prétendait issu.

L'intérieur du château répondait au frontispice ; ce n'étaient partout que splendides tentures de fine laine ou de soie. Les dalles de pierre disparaissaient sous d'épais tapis, formés de fourrures. Les lambris de chêne noir sculpté brillaient tout autant que le granit poli des immenses cheminées. Et quand, un soir de fête, lustres et girandoles s'allumaient ; quand un incendie, alimenté par sept ou huit troncs d'arbres, brûlait dans la vaste concavité de l'âtre ; quand la table gémissait sous le poids des mets ; quand une foule dorée emplissait les nobles salons ; quand les coupes d'or se choquaient bruyamment au dernier acte d'un festin, par saint Malo ! c'était plaisir de voir la vieille demeure étinceler et resplendir. Pas un recoin qui restât obscur, pas une voûte qui n'éveillât ses sonores échos pour mêler des notes joyeuses au joyeux fracas de la fête.

Oh ! nous vous disons vrai. Si Plougaz était le parangon des hôtes, Coquerel était le roi des châteaux.

Et maître Luc, caché en quelque coin solitaire, contemplait tristement toute cette joie. C'était pour un autre que Coquerel déployait toute sa beauté. Maître Luc était jaloux, jaloux comme ce vassal qui élève un regard audacieux jusqu'à une noble dame, et pâlit de rage en la voyant sourire à son seigneur.

— Quand donc, se disait-il alors, quand donc serai-je maître de Coquerel ?

Ce soir dont nous parlons, il se faisait, pour la millième fois peut-être, cette question, et sa réponse n'était rien moins que satisfaisante au gré de son impatience. M. de Plougaz, en effet, réduit à ses trois fiefs principaux, ne pouvait pas ne point se ruiner ; mais, l'un des trois fiefs vendu, le prix restait à dissiper, et ce prix semblait à maître Luc un trésor inépuisable. Et encore une fois, la somme dissipée, le tour de Coquerel n'arriverait certes point. Kerambardehzre était là avec ses immenses futaies et ses champs fertiles.

C'étaient des années qu'il faudrait encore attendre !

Or, attendre est un cruel martyr pour une imagination active comme était celle de maître Luc.

Moitié pour se distraire de ses sombres pensées, moitié pour se donner un avant-goût des jouissances d'un propriétaire, l'intendant plongea ses deux mains dans un coffre poudreux, qui servait de charrier aux seigneurs de Plougaz depuis l'invasion des Saxons en Bretagne, et les retira pleines de parchemins manuscrits.

Au milieu de ces vénérables grimoires, dont l'aspect eût fait rugir de joie un de nos archéologues modernes, il prit au hasard un rouleau de parchemin, qu'il déplia lentement et avec distraction.

Ce parchemin était couvert d'écriture en langue bretonne, et portait, à son extrémité supérieure, ce titre, fait pour exciter la curiosité du futur maître de Coquerel :

« COMMENT LA TOUR SEPTENTRIONALE DU JOLI CHATEAU  
DES SEIGNEURS DE PLOUGAZ  
FUT APPELÉE LA TOUR DU DIABLE. »

— La tour du Diable ! répéta Luc Morfil. En effet, les plus vieux parmi les valets de Coquerel donnent encore ce nom à la tour du nord.

Il se mit à lire avidement,

Le manuscrit racontait comme quoi, quelque quatre-vingts ans auparavant, le diable avait pris possession de la tour septentrionale et y avait établi une sorte de pied-à-terre. Le malin avait joué là quantité de méchants tours, si bien que le maître de Coquerel avait été obligé de désertir son manoir pour aller prendre domicile à Ilerambardehzre ; Quand le maître fut parti, Satan fit trêve, mais chaque fois qu'on revenait habiter Coquerel, Satan recommençait ses fredaines. Cela dura tant que vécut Simon Troarec, intendant de M. de Plougaz.

Maître Luc s'arrêta sur ce passage et se prit à rêver profondément.

Au bout d'une grande demi-heure il releva la tête et dit :

— Cela dura tant que vécut Simon Troarec, intendant de M. de Plougaz !

Puis il reprit la lecture.

Après la mort de Simon Troarec, les apparitions et diableries cessèrent. On fit purifier en grande cérémonie les chambres où Satan avait mené le sabbat, et tout rentra dans l'ordre. En mémoire de ce fait, la tour où se trouvaient ces chambres fut nommée la tour du Diable.

Maître Luc roula le parchemin et le rejeta dans le coffre.

— Ha ! ha ! dit-il ; la tour du Diable ! Cela dura tant que vécut Simon Troarec, intendant de M. de Plougaz !... ha ! ha !

Cette seconde exclamation fut prononcée de ce ton équivoque que les observateurs regardent comme un diagnostic certain d'enfantement intellectuel. Par le fait, maître Luc ajouta presque aussitôt après :

— Eh bien ! voilà une fort agréable histoire ! Ce Simon Troarec était, certes, un garçon d'esprit... Allons ! avant trois mois je serai maître du joli château de Coquerel !

Ce disant, et après s'être amplement frotté les mains, il saisit sa lampe et prit, au travers les longs corridors, le chemin de la tour du Diable. Pluto se leva et le suivit doucement.

Maître Luc marchait d'un pas leste et joyeux. Il ne prenait point garde aux brusques rafales qui venaient frapper les fenêtres. Sa ronde figure exprimait le contentement le plus parfait, et ses petits yeux gris brillaient et clignotaient comme les yeux d'un chat qu'on caresse. Arrivé au bout de la principale galerie, il fit tourner une lourde clef dans la serrure rebelle de la tour du nord, et entra.

La première pièce qu'il traversa avait le même aspect que les autres chambres du château ; elle servait journellement de retraite à quelque hôte de M. de Plougaz.

La seconde présentait une physionomie plus triste ; elle n'était habitée que lorsqu'il y avait trop-plein au château, le soir d'une grande fête. La troisième était poussiéreuse, sombre, lugubre. Maître Luc eut toutes les peines du monde à faire jouer le pêne dans la serrure hors d'usage. Quand il entra enfin, il ne put se défendre d'un serrement de cœur.

Cette pièce, abandonnée depuis douze ans, avait servi de chambre à coucher au jeune sire Arthur. La tapisserie, humide, tombait en lambeaux. Le vent pénétrait en sifflant à travers les carreaux brisés des croisées.

Pluto, qui était entré derrière l'intendant, ouvrit ses larges naseaux et sembla respirer avec délices une atmosphère connue. Il fit à plusieurs reprises le tour des murailles, en s'arrêtant chaque fois devant le lit vide.

— Ce sera un rude métier, grommela maître Luc, dont le front s'était considérablement rembruni ; cette chambre ne me plaît pas, et je suis sûr que j'y verrai plus d'une fois le fantôme de ce jeune fou d'Arthur.

Pluto s'arrêta dans sa ronde au nom d'Arthur et poussa un hurlement lamentable

— Tiens ! tu es là, toi ? reprit l'intendant.

Et, comme si la compagnie du chien eût modéré sa vague terreur, il ajouta d'un ton de fanfaronnade :

— S'il vient, nous le recevrons ; et comme il ne viendra pas, nous enverrons monsieur son père le rejoindre. N'est-ce pas, Pluto ?

Pluto, suivant son habitude, répondit à cette amicale interpellation en montrant deux rangées de dents blanches, longues, aiguës, qui eussent fait honneur à un loup dans la force de l'âge.

— Bien, mon garçon, bien ! reprit maître Luc ; je connais ton râtelier. Mais au rebours des bonnes gens de mon pays, qui mordent avant de menacer, toi tu menaces et ne sais point mordre.

Pluto sembla reconnaître la vérité de ce reproche, et baissa la tête en grondant.

Maître Luc commença alors un examen détaillé des trois pièces qu'il venait de parcourir. La chambre du jeune Plougaz était une pièce de moyenne taille et de forme presque circulaire, qui composait, elle seule, le premier étage de la tour du nord ou du Diable. Elle n'avait qu'une entrée apparente ; mais tout près du lit abandonné d'Arthur, un escalier secret, dont aucun habitant de Coquerel n'avait connaissance, communiquait avec les cours du château. Maître Luc fit jouer la porte masquée, et versa un peu d'huile de sa lampe sur les gonds.

— C'est bien cela ! murmura-t-il ; voici la porte dont parle la légende. C'est par là que s'introduisait maître Simon Troarec, mon prédécesseur. Il paraît que les Plougaz ont toujours eu la main heureuse quant au choix de leurs intendants. Silence, Pluto ! Hé ! hé ! les Plougaz ne s'attachent que des gens d'esprit. Maître Luc vaut maître Simon, et il n'a pas eu besoin du grimoire pour deviner ce gentil escalier. C'était par là aussi que s'introduisait maître Luc, quand il venait voir son jeune sire ; seulement, au lieu de jouer le rôle de Satan, nous avons choisi celui d'un ange ; nous prêchions la croisade. Hé ! hé ! Ce n'est pas à dire que nous méprisons le rôle du diable : au contraire. Paix ! Pluto. Après avoir été ange, nous serons démon : c'est l'histoire du roi des enfers... et j'espère bien que le diable réussira près du vieux Plougaz comme l'ange a réussi près d'Arthur.

Pendant ce long monologue, que maître Luc prononçait à demi-voix, tout en faisant jouer les gonds de la porte masquée, Pluto le dévorait du regard et grondait sourdement.

Au nom d'Arthur, il allongea pour la troisième fois le cou, et modula un hurlement plaintif et prolongé. En même temps, la tempête qui grandissait au dehors envoya une puissante rafale qui, entrant à la fois par la porte et les fenêtres dégradées, éteignit la lampe de l'intendant, et remplit la chambre de débris.

Un silence profond succéda à cet éclat de la tourmente. Pluto se tut. Maître Luc, effrayé, tâtonnait dans l'obscurité. Tout à coup sa main rencontra la tête velue de son chien, dont les poils se hérissèrent à ce contact.

Il leva les yeux et vit ceux de Pluto, ronds et démesurément ouverts, briller dans l'ombre comme deux charbons ardents.

— Sainte Vierge ! murmura-t-il en essayant instinctivement un signe de croix.

Un éclair lui montra la porte, et il se hâta de regagner le corridor.

Il leva les yeux et vit ceux de Pluto.

Quelques jours après, les valets de Coquerel étaient rassemblés dans l'immense cuisine du château. C'était le soir ; on faisait la veillée.

Sous le manteau de la cheminée, assise sur un banc noirci par la fumée, et tournant machinalement le manche d'un rouet, se tenait une femme arrivée aux plus extrêmes limites de la vieillesse : c'était dame Anne Parker, qui avait nourri de son lait M. de Plougaz.

Anne avait bien cent ans. Ses yeux éteints ne voyaient rien, sinon les choses de l'avenir. Son visage long, osseux, diapré d'innombrables rides, semblait un parchemin racorni par le feu. Ses lèvres remuaient sans cesse, mais ne prononçaient aucun son. Sa main tourmentait continuellement le manche de son rouet, sur lequel il n'y avait plus de chanvre. Auprès d'elle, un large espace restait vide. On la disait sorcière, et on avait peur d'elle.

De l'autre côté de la cheminée, Pluto, somnolent et engourdi, chauffait ses pattes et rêvait qu'il chassait dans les chaumes.

Puis venaient tous les serviteurs de Plougaz. Le cercle était nombreux. Il y avait Alanic, le pâtour (berger), Corentin, le petit gardeur d'oies, le gros Michel, qui engraisait les bœufs, Yaumi, le tondeur de landes, et Francin, le maître du pressoir. Il y avait aussi les valets des chiens et ceux des chevaux, les piqueurs, les marmitons, les jardiniers et les laboureurs. Quant aux gens de guerre, ils étaient dans leur salle d'armes ou corps de garde qui touchait au vestibule.

Nous allons oublier dame Marthe, la femme de charge, et les filles de basse-cour.

Toute cette population subalterne était éclairée seulement par deux chandelles de résine que soutenaient deux bâtons fendus, fichés dans la maçonnerie de l'âtre.

D'ordinaire la veillée était bruyante et joyeuse au château de Coquerel. On avait de grosses châtaignes à cuire sous la cendre et d'énormes pichets pleins de cidre mousseux, auxquels chacun pouvait donner, à son tour, de sérieuses accolades. Aussi était-ce plaisir de voir les jeunes gens rire et les vieux babiller, à la rouge lueur des résines crépitantes. Mais, ce soir-là, l'assemblée était triste et gardait le silence. Nul ne songeait à retirer les marrons qui brûlaient ; les pichets restaient pleins, leur mousse s'évaporait sans que personne y mouillât ses lèvres.

Qu'y avait-il de nouveau au château de Coquerel ?

Ce qu'il y avait ? Hélas Dieu ! c'est terrible à dire, et le frisson nous vient, rien que d'y penser.

Il y avait que M. de Plougaz ne savait plus à quel saint se vouer. Il y avait que ses valets et serviteurs maigrissaient à vue d'œil. Il y avait que tout était désolation et désespoir.

Coquerel était une « maison hantée. »

Il « y revenait. » L'esprit du mal y faisait des siennes, et, depuis huit jours, le sommeil n'avait point fermé les yeux des serviteurs de M. de Plougaz.

Voilà ce qu'il y avait de nouveau au château de Coquerel.

La veillée se poursuivait en silence depuis quelque temps déjà, lorsque le beffroi sonna huit heures. Chacun tressaillit, puis chacun se remit. Alanic avança timidement l'index et retira du feu un marron cuit à point, qu'il grignota avec un plaisir évident. Enhardi par son exemple, Corentin, le pasteur des oies, mit la main à l'œuvre et fouilla les cendres. Le gros Michel, tout en poussant un mélancolique soupir, souleva lentement un pichet et but à la santé de Yaumi, qui ne put se dispenser de lui rendre la pareille. Alors Francin prit le courage de se moucher, d'une façon que nous n'osons point dire, mais que nous déclarons simple, primitive et commode pour les gens privés de mouchoirs. Un des valets de chiens toussa, Pluto bâilla, et dame Marthe éternua en fausset. La glace était rompue.

Les escabelles se rapprochèrent. Yaumi passa le pichet à son voisin, et la liqueur mousseuse fit le tour du cercle.

— Il est bon, dit Michel, droit en goût et fort en cidre ! mais qui sait combien de temps encore nous en boirons sous la cheminée de Coquerel ?

— Qui sait, reprit Francin, le maître du pressoir ; qui sait si les pommes de Monseigneur seront pilées par moi

1 On se sert de ce mot dans les marais pour exprimer l'action de conduire un chaland avec une perche.

l'an prochain ?

- Hélas Dieu!. hélas Dieu! dit en chœur l'assemblée.

- C'est que, voyez-vous, mes garçons, dit Michel d'un ton doctoral, il n'y a point de remède à cela. Une maison hantée est une maison perdue ; mieux vaudrait la peste !

— C'est la vérité, répliqua Francin, c'est la pure vérité.

— Si seulement M. de Plougaz avait remplacé feu dom Maurice, le chapelain du château ! mais non !

— Mais non !

Le pichet fit une seconde tournée, et les voix prirent un timbre moins lamentable.

— Pour ça, maître Francin, dit Alanic, vous n'avez jamais cuvé de meilleur cidre !

- Il est bon, droit en goût, fort en cidre, ça c'est vrai. Mais qu'avez-vous entendu la nuit dernière, vous autres ? Cette question assombrit tous les visages.

Dame Marthe, en sa qualité de femme, retrouva sa langue la première.

- J'ai entendu des chaînes bruire dans la tour du... du nord, dit-elle, n'osant dire du Diable ; j'ai ouï d'étranges gémissements dans l'air, et j'ai glissé ma tête sous ma couverture.

— C'était prudemment fait, dame.

— A minuit le fracas a redoublé. J'ai cru que le château allait s'abîmer. Je me suis évanouie.

— Comme c'est commode de pouvoir s'évanouir quand on a grand'peur! dit le petit gardeur d'oies. Moi, j'ai vu les meurtrières de la tour du Diable.

— Silence, malheureux ! cria l'assemblée.

— C'est juste ! je voulais dire la tour du nord. Les meurtrières, donc, reprit Corentin, brillaient dans la nuit d'une lueur rougeâtre, et la chambre de défunt le jeune sire Arthur.

Cette fois, ce fut Pluto qui interrompit, en poussant le plaintif hurlement que nous connaissons.

— Eh bien ! qu'y avait-il dans la chambre ? demanda Yaumi.

— Je ne sais pas, mais elle était éclairée comme il faut, pour sûr !

— C'est singulier ! murmura dame Marthe.

Puis elle ajouta, en secouant la tête :

— Il y a ici quelqu'un qui pourrait nous en dire bien long là-dessus.

— Qui donc ? qui donc ? demanda-t-on de toute part.

— La vieille Anne Parker, répondit Marthe.

Peu s'en fallut qu'on éclatât de rire, tant cette supposition sembla plaisante.

— Là vieille Anne ! répéta Francin ; il y a tantôt quinze ans qu'elle n'a sonné mot.

— Quinze ans et plus !

— Les jeunes ne l'ont jamais entendue parler.

Celle dont il était question restait dans son coin, impassible et inerte ; elle ne paraissait point entendre. Ses mains tournaient toujours son rouet comme pour filer un chanvre imaginaire. Ses lèvres remuaient lentement et en silence.

— Elle a vu d'étranges choses autrefois, reprit Marthe.

— Elle ne s'en souvient plus.

— Peut-être. en tout cas, elle ne saurait nous les dire, puisque l'âge l'a rendue muette.

— Muette et sourde. C'est un cadavre vivant.

C'était Michel qui avait parlé le dernier. La vieille nourrice de Plougaz, tournant avec lenteur son cou décharné, fixa sur lui ses yeux ternes et privés de pensée.

— Quelqu'un de vous, dit-elle d'une voix chevrotante, connaît-il maître Simon Troarec, le bel intendant de Plougaz ?

Si Pluto lui-même avait pris la parole, l'assemblée n'aurait point éprouvé un étonnement plus profond. Chacun avait à peu près oublié le son de la voix d'Anne Parker, et cette question, bizarre par elle-même, plus bizarre par la bouche qui la proférait, fit courir un frémissement de frayeur de proche en proche.

— Elle a retrouvé la parole ! murmura dame Marthe ; que va-t-elle dire ?

Chacun ouvrit les yeux et les oreilles ; mais Anne Parker reprit sa position première et se remit à filer sa quenouille absente, en remuant silencieusement ses lèvres, comme elle faisait depuis plus de vingt ans.

### CHAPITRE III

Maître Roch Requin.

Les serviteurs de Plougaz restèrent quelque temps muets de surprise ; mais enfin, comme on est à la veillée pour causer, ils reprirent leur conversation interrompue.

— Je suis prêt à parier que c'est la dernière fois que la vieille Anne parle en ce monde, dit Michel.

— Moi, je prie Dieu que ce ne soit point un présage de malheur, répondit dame Marthe. Mais que pouvons-nous craindre, après tout ? Le malheur n'est-il pas arrivé ?

— Le fait est que le bon temps est passé. Plougaz est devenu triste et morose.

Il y a de quoi !

— Je ne dis pas non. Maître Luc lui-même semble accablé.

— C'est un fidèle intendant, dit la dame Marthe avec conviction.

— Un intendant craignant Dieu et davantage le diable ! ajouta Yaumi, non sans quelque intention de raillerie.

Anne Parker cessa de tourmenter le manche de son rouet et dit, comme si elle se fut parlé à elle-même :

— L'intendant ne craint pas le diable !

Puis, se tournant avec lenteur vers l'assemblée, elle ajouta :

- Quelqu'un de vous connaît-il maître Simon Troarec, le bel intendant de Plougaz ?

— Respectable dame, répondit Marthe, l'intendant de Plougaz a nom maître Luc Morfil.

La vieille secoua la tête d'un air incrédule :

— Prétendrais-tu m'apprendre le nom de mon fiancé, ma mie ? dit-elle avec sévérité. Je n'entendis parler jamais de ce Luc Morfil, et ce n'est point là un nom de Bretagne.

D'ailleurs, Plougaz n'a qu'un intendant, et c'est bien assez, va !

Anne prononça ce dernier mot avec emphase.

— C'est bien assez, reprit-elle ; surtout quand l'intendant n'a pas peur du diable ! et maître Simon n'en a pas peur.

— Elle est folle ! murmura la dame Marthe.

— C'est lui qui est le diable, reprit encore Anne Parker d'une voix de plus en plus haletante et faible ; Plougaz ne s'en doute pas ; ne le lui dites point. Si personne ne parle, Plougaz quittera son château, et l'intendant deviendra le maître.

— Si c'était maître Luc ! s'écria Yaumi, frappé d'une idée subite.

— Paix, garçon ! fit la vieille. Moi seule au monde sais ce qui se passe de nuit à la tour du Diable !

— Que vous disais-je ? interrompit étourdiment la dame Marthe ; la sorcière sait tout !

Anne Parker tressaillit faiblement et fit glisser sur son front sa main sèche et ridée.

— Folle que je suis ! grommela-t-elle ; il y a quatre-vingts ans que cela est passé !

Sa tête se pencha de nouveau ; ses doigts se crispèrent autour du manche de son rouet ; elle se reprit à faire semblant de filer.

— Vénérable dame, dit Marthe désappointée, ne saurons-nous point ce qui se passe à la tour du nord ?

Point de réponse. La vieille était redevenue momie.

— Je le saurai, moi ! s'écria résolûment Yaumi ; je le saurai dès ce soir.

Cette exclamation attira d'autant moins l'attention générale que tous les regards étaient fixés sur Anne Parker, dont tout le corps fléchissait lentement et qui finit par s'affaisser sur son escabelle comme une masse inerte et sans vie.

— La pauvre vieille n'en a pas pour longtemps ! dit Michel.

— Je savais que quelqu'un mourrait au château cette semaine, répliqua Francin. J'avais vu « le cierge<sup>1</sup> » en revenant du bourg.

1) On trouve dans chaque village des Côtes-du-Nord plus de vingt personnes qui ont vu, — de leurs yeux, — le cierge de la mort. C'est une des croyances superstitieuses les plus répandues en Bretagne, et c'est peut-être la plus fermement établie. Quand un homme doit mourir, on voit, la nuit, descendre du firmament, vers sa demeure, un long cierge allumé. Ce funeste météore s'abaisse lentement ; plus il approche, mieux on distingue sa forme conique. C'est bien un véritable cierge. Seulement il est tourné sens dessus dessous, et sa flamme, contre toutes les lois de la physique, brûle ainsi la pointe en bas. Les chiens de la maison sentent de loin sa venue et se mettent à hurler déplorablement.

C'est par le tuyau de la cheminée que « le cierge » entre dans la demeure du moribond. Le plus grand nombre prétend que là s'arrête sa course mystérieuse, mais d'autres affirment qu'il pénètre jusque dans la chambre mortuaire et va s'éteindre entre les draps du lit.

— Alors, l'affaire de la pauvre dame est claire, dit Yaumi.

Quelqu'un devait mourir en effet, mais on aurait fort étonné Yaumi en lui disant le nom du prédestiné.

Il était dix heures du soir. L'intendant vint, comme de coutume, faire sa ronde et présider à la fermeture des portes. Il était défait et semblait fatigué ; néanmoins, avant de se retirer, il prit Pluto par son collier de fer et le conduisit dans la cour, où il l'attacha à l'aide d'une chaîne à double cadenas.

Jamais maître Luc ne manquait de s'acquitter de ce soin ; jamais il ne s'en acquittait sans se dire, en manière de félicitation :

— Si, il y a douze ans, Pluto n'avait pas été attaché à cette bonne chaîne, le jeune sire Arthur serait encore au château, et moi, je serais le diable sait où.

Une fois Pluto enchaîné, maître Luc rentra ; mais au moment où le dernier serviteur du château quitta le lieu de la veillée, il rouvrit doucement la porte extérieure.

Comme il allait se glisser dehors, un bruit se fit entendre derrière lui. L'intendant s'arrêta indécis.

— Bah ! dit-il après une courte hésitation, c'est sans doute la vieille Anne qui se sera endormie au coin du feu. Il sortit. Yaumi, qui ne l'avait pas perdu de vue un seul instant depuis qu'un vague soupçon avait traversé son esprit, se coula prestement à sa suite.

Maître Luc, après avoir refermé la porte de la cuisine, longea la façade du château, et y rentra par une poterne masquée située au pied de la tour du nord et correspondant par un petit escalier tournant avec la chambre occupée jadis par le jeune Plougaz. Yaumi, étonné, mais sûr désormais de son fait, le suivit encore.

L'intendant, arrivé dans la chambre d'Arthur, prit sous le lit du jeune homme des chaînes et un paquet de résines qu'il y avait caché. Puis il attendit patiemment.

A l'instant où sonna l'heure de minuit, il poussa de grands cris, battit le briquet, alluma ses résines, et parcourut la chambre en secouant bruyamment ses chaînes. Le rusé Normand s'était probablement exercé de longue main, car il faisait, lui seul, autant de fracas qu'une légion entière de démons.

Mais tout à coup il s'arrêta. Sa rubiconde figure devint d'une pâleur livide, les chaînes s'échappèrent de ses mains. Un silence profond succéda au tintamarre qu'il faisait naguère.

Il venait d'apercevoir, 'debout au milieu de la chambre, un homme de forte taille, qui le regardait faire, immobile et les bras croisés sur sa poitrine.

Maître Luc n'était pas brave. Il eut peur d'abord d'avoir évoqué Satan en personne. Puis, lorsque enfin il reconnut Yaumi, sa frayeur ne diminua point, car le tondeur de landes avait une réputation de vigueur et d'intrépidité fort bien établie.

— Ho ho ! dit ce dernier ; c'est donc vous qui êtes le diable, honnête maître Luc !

— Ne me perds pas, Yaumi, mon bon camarade, répondit le Normand, je te donnerai tout ce que tu voudras.

— Je veux vous voir pendre, maître Luc, voilà tout ce que je veux, dit le gars, mû par cette haine instinctive qui existe depuis le commencement du monde entre le valet de basse volée et le valet favori du maître.

Luc Morfil prit le courage du désespoir. Un rapide coup d'œil le convainquit que son adversaire était sans armes. Il glissa discrètement sa main droite sous son pourpoint.

— Je te donnerai dix écus. vingt écus. trente écus ! s'écria-t-il.

— Nenni dà, maître ; pour cinquante écus, je ne vous sauverais pas de la corde !

— Cent écus ! dit encore l'intendant.

Yaumi, au lieu de répondre, lui porta sa forte main sur l'épaule.

— Grâce ! murmura maître Luc.

Mais en prononçant ce mot, il tira subitement de son pourpoint sa main armée d'un court poignard, et, visant Yaumi au cœur, il le frappa de toute sa force.

— C'était pour moi qu'était « le cierge ! » dit le gars en tombant lourdement.

Maître Luc ne répondit point, mais ses fraîches couleurs reparurent, et ce fut avec un sourire parfaitement satisfait qu'il se baissa pour achever le pauvre Yaumi d'un second coup.

Le lendemain, tout était frayeur et désolation au joli château de Coquerel. Non-seulement on avait ouï, comme de coutume, un tintamarre infernal dans la tour du Diable, mais quelque valet, rendu plus brave par le retour de la lumière, avait découvert, en explorant la chambre hantée, un cadavre, le cadavre déjà froid du pauvre Yaumi. M. de Plougaz fut de beaucoup le plus désolé : Il manda près de lui Luc Morfil et lui dit :

— Je veux vendre mon château de Coquerel.

Maître Luc eut ce frisson d'allégresse des joueurs qui ont risqué et gagné leur va-tout.

— Monseigneur, répondit-il d'un ton hypocrite, il vous reste encore plusieurs milliers d'écus sur le prix de Coatvizillirouët.

- Je veux vendre mon joli château de Coquerel, répéta M. de Plougaz.
- Je suis pour obéir à vos ordres, Monseigneur, mais...
- Mais quoi ?
- Rien. Monseigneur n'aime pas qu'on discute ses ordres ; il a bien raison. Je vais minuter le contrat de vente, et faire mes diligences pour trouver un acquéreur.
- Va, et dépêche !

Maître Luc sortit et prit une feuille de parchemin sur laquelle il traça, de sa plus belle écriture, un contrat en bonne et due forme. Ensuite, il enfourcha sa mule et se rendit à Bécherel, afin de faire « bannir<sup>1</sup>, » le dimanche suivant, au sortir de la messe, la mise en vente du joli château de Coquerel.

Ce devoir accompli, au lieu de revenir tout droit au manoir, il poussa jusqu'à Dinan de Bretagne, qui était lieu noble autant que riche, et traversa les rues de la ville d'un air fier et triomphant. Ceux qui le rencontrèrent ce jour-là durent s'avouer qu'ils n'avaient jamais vu maître Luc si rouge et si souriant ; il allait sur son mulet, les talons en dehors et le poing sur la hanche, ni plus ni moins qu'un bon chevalier sur son coursier de bataille, et c'est tout au plus s'il saluait ses connaissances d'un signe de tête protecteur.

— Ces petites gens, se disait-il, ne savent point qui nous sommes. Il n'y aura bientôt plus, Dieu merci, de vilain dans nos chausses, et l'intendant se fera grand seigneur.

De temps en temps, sur sa route à travers la ville, maître Luc mettait pied à terre pour acheter tantôt un ruban de velours, tantôt un étui d'argent ciselé, contenant plumes et encrier, tantôt encore noix, gimblettes, macarons, menues épices et sucreries. Il fourrait ces emplettes dans les vastes poches de son pourpoint. Au bas du Jerzual, qui était alors l'unique faubourg de Dinan, il attacha sa mule à un anneau de fer, scellé dans le mur d'une maison de chétive apparence, et souleva le marteau d'une porte vermoulue, servant de clôture à la boutique de maître Roch Requin, procureur de profession et fieffé larron de renommée.

Il y a des procureurs de toute sorte, excepté de la bonne.

Les avocats ont le grand saint Yves qui les protège au paradis, où il est seul de sa robe, mais les procureurs, au dire de la légende, ne vont même pas en purgatoire : ils servent de fagots pour allumer le feu de l'enfer.

Maître Roch ressemblait à maître Luc comme un pruneau ressemble à une prune. C'était un petit vieillard ridé, ratatiné, desséché, passé au four.

Il ne riait point souvent, de peur de montrer aux gens le vide caverneux de sa bouche édentée, mais cela ne l'empêchait pas d'être un joyeux compère quand il pouvait boire gratis. Il était veuf et père d'une grande fille qu'il avait peine à pourvoir d'un époux ; sa famille se composait en outre d'une multitude d'enfants des deux sexes, affamés comme des loups-.

En entrant, maître Luc baisa la main de la grande fille d'une façon si galante, que maître Roch se sentit venir aux narines un vague parfum d'épousailles.

— Prenez ce ruban, ma mie, dit ensuite l'intendant de Coquerel ; je l'ai acheté pour l'amour de vos beaux yeux noirs.

La grande fille avait les yeux gris, mais elle prit le ruban.

— A vous ceci, mes gentils marmots, continua maître Luc en distribuant ses emplettes aux enfants sales et laids qui échangeaient des gourmandes en se roulant sur le carreau. Compère, votre famille devient tous les jours plus aimable.

Maître Roch Requin reçut ce compliment avec réserve.

— Cela vous plaît à dire, compère, répondit-il.

Puis il ajouta en *a parte* :

- Il a besoin de moi ; c'est clair. Tenons-nous bien.

Maître Luc prit un siège et vint s'asseoir auprès du vieux procureur.

— Compère, dit-il, il m'est venu fantaisie de dîner avec vous. N'est-ce point une bonne idée ?

— Hum ! fit maître Roch.

— En famille, poursuivit l'intendant, sans façon.

— Sans façon, répéta le procureur.

— La fortune du pot... quatre petites entrées, deux rôtis et une douzaine de flacons de vin français.

— Y pensez-vous, compère ?

1) Terme local : crier, publier par ban.

— J'ai commandé tout cela chez un aubergiste de mes amis. Dans un quart d'heure on va servir. Ne vous inquiétez pas ; c'est moi qui vous traite.

Maître Roch ferma bruyamment le registre qu'il était en train de compulsier, et tendit la main à son compère. La grande fille aiguïsa ses longues dents, et les marmots poussèrent des hurlements de jubilation.

- Il a besoin de moi, pensa le procureur. C'est de plus en plus clair.

Quand arrivèrent, pompeusement portés par un nombre suffisant de marmitons, les deux rôtis, le panier de vin et les quatre entrées, la famille Requin se précipita en tumulte dans la salle à manger. Pendant une grosse demi-heure, le seul bruit qui se fit entendre fut le sourd clapotement produit par une mastication énergique, et le grincement des couteaux sur les assiettes. Malgré l'absence de ses dents, le vieux procureur faisait merveilles, mais il était notablement distancé par la grande fille, dont l'appétit ne semblait point pouvoir être rassasié. Maître Luc, lui, mangeait peu, buvait moins, et versait à boire à son compère. Celui-ci était sur ses gardes et possédait une tête à l'épreuve ; néanmoins, vers la fin du repas, il devint expansif, et montra plus d'une fois, dans des accès de rire cacophonique, les concavités de sa mâchoire.

— Compère, dit-il, votre dîner est bon. Quand vous aurez comme cela des fantaisies de vous asseoir à ma table, il ne faudra point vous gêner.

- J'espère vous traiter mieux sous peu, compère, répondit maître Luc avec un sourire mystérieux.

— Peste ! ma famille et moi nous serons toujours à vos ordres.

Maître Luc se pencha à son oreille.

— Ne pensez-vous point, dit-il tout bas, que votre fille serait bien belle sous les nobles atours d'une châtelaine ?

— Hein ? fit le procureur stupéfait.

— Chut ! J'aimerais à vous parler en particulier, mon compère.

Maître Roch demeura un instant abasourdi. Une foule d'idées saugrenues envahit son cerveau, légèrement surexcité par le vin de France. Peut-être le vieux Plougaz avait jeté les yeux sur sa grande fille ; peut-être.

— Hors d'ici, enfants ! s'écria-t-il, impatient d'éclaircir ses doutes.

Les marmots répondirent à cet ordre par un concert de lamentations. La grande fille elle-même jeta un regard de détresse sur son assiette à moitié pleine encore, et ne put retenir un gémissement. Néanmoins, tout le monde obéit, parce que maître Roch avait une façon tout armoricaine d'enseigner la soumission à ses héritiers.

Lorsqu'il fut seul avec l'intendant, ce dernier se leva et ferma la porte à double tour. Ensuite il visita scrupuleusement tous les recoins de la chambre.

— A quoi bon ces précautions, compère ? demanda le procureur.

Au lieu de répondre, Morfil versa une ample rasade à son compère, et prit la parole à voix basse. Ce qu'il raconta, le lecteur le sait déjà ou le saura plus tard. Il parla fort longtemps, et avec une certaine éloquence, car, maître Roch, l'œil écarquillé, la bouche béante, semblait dévorer chaque mot.

— Diable ! diable ! dit-il quand l'intendant eut achevé, voilà une affaire excessivement drôle, mon compère.

J'avais deviné que vous aviez besoin de moi.

— Consentez-vous à me servir ?

— Je l'aurais parié ! Je me suis dit tout de suite : il a besoin de moi, c'est clair !

— Consentez-vous ?...

— C'est une drôle d'affaire ! Une affaire qui sent la corde, compère.

— Je vous donnerai mille écus.

— C'est un joli denier, mais, en conscience, le tour est drôle, et vous êtes un habile coquin, mon camarade.

J'ai envie d'aller conter tout ceci à M. de Plougaz. Il me donnera plus de mille écus, qu'en dites-vous ? Maître Luc prit sous son pourpoint ce même petit poignard qui avait réduit au silence le pauvre Yaumi, et le ficha dans le bois de la table d'un air indifférent.

— Je ne dis rien, répondit-il.

— Diable ! diable ! murmura Roch Requin en se grattant l'oreille ; vous avez réplique à tout, mon excellent compère. vous parlez de deux mille écus ?

— Soit.

— Et ma fille ?...

— Je l'épouserai. C'est un trésor, compère ; vous serez un heureux époux. Elle est aussi bonne que belle.

Maître Luc qui, durant cet entretien, n'avait pas perdu un seul instant son sourire, fit à ce mot une grimace équivoque, à laquelle le procureur ne voulut point prendre garde.

— Allons ! dit ce dernier, touchez là, mon gendre ; je vous promets mon concours. Ce disant, il se leva et se dirigea vers la porte. Maître Luc l'arrêta.

— *Verba volant* ! dit-il. Je me suis livré à vous. Il me faut des sûretés.

— Des sûretés ! répéta le procureur avec une répugnance manifeste. Dans une affaire où il s'agit de la potence, on n'écrit point, mon compère. J'ai grande confiance en vous, mais je ne connais personne à qui je pusse volontiers donner ma tête à garder.

Il faut pourtant écrire, maître Roch ! dit Morfil d'un ton ferme. Le vieux procureur jeta autour de lui un regard cauteleux. Il n'y avait aucune issue.

— Soit, reprit-il à son tour avec une feinte résignation ; j'écrirai ce tout qu'il vous plaira, mon gendre. Allons querir ce qu'il faut pour cela.

Une fois dehors, qui sait si maître Roch Requin n'eût point changé d'avis ?

Malheureusement pour lui, le Normand avait tout prévu. Il tira de sa poche une feuille de parchemin et l'étui d'argent qu'il avait acheté.

— Ne vous dérangez pas, beau-père, dit-il en choisissant son meilleur sourire. Voici une écritoire que vous conserverez, s'il vous plaît, en souvenir de moi.

Le procureur baissa la tête. Il était vaincu.

Maître Luc lui dicta un acte par lequel lui, Roch Requin, s'engageait, moyennant une somme de deux mille écus, à acheter en son nom, le cas échéant, le château de Coquerel, pour ensuite rendre ledit château à Luc Morfil, véritable acquéreur. Roch Requin écrivit, fort à contre cœur, et signa de mauvaise grâce.

— Comme cela, mon compère, dit Luc en mettant l'acte dans sa poche, vous ne serez point tenté de vendre mon secret, car nous partagerions la corde en bons amis que nous sommes. Au revoir, maître Roch Requin.

— Au revoir, maître Luc Morfil ! repartit dolement le procureur.

En sortant, l'intendant de Plougaz se montra beaucoup moins galant que le matin. Il ne dit point à la grande fille que ses yeux gris étaient noirs, et passa sans regarder les nombreux marmots qui attendaient son accolade.

— J'aurais parié qu'il avait besoin de moi ! grommela le procureur. Diable, diable ! au lieu de le tenir, je me suis laissé prendre, et c'est lui qui me tient. Pauvre affaire !

Quand maître Luc enfourcha sa mule, le soleil baissait à l'horizon. De Dinan à Coquerel, il y avait trois grandes lieues. L'intendant mit sa monture au trot, et récapitula joyeusement les événements de la journée. Tout lui avait réussi. Plougaz consentait enfin à vendre son château, l'acquéreur était trouvé d'avance. C'était au mieux. En définitive, maître Luc s'était rendu coupable de vol, d'imposture, de meurtre, etc. ; mais au moins il allait toucher le prix de ses méfaits. Or, il espérait bien imposer silence à ses souvenirs une fois qu'il serait maître du joli château. Avant qu'il eût fait deux lieues sur la route, le soleil se cacha derrière les vertes montagnes qui côtoient la rivière de Rance. Le crépuscule tomba. La moitié du ciel se voila d'un crêpe noir, tandis que le couchant restait éclairé par un sombre reflet de feu. Maître Luc fouetta sa mule à tour de bras et chercha dans sa mémoire un refrain normand pour tromper la frayeur dont il ressentait déjà les approches. Quand sa chanson fut terminée, il faisait nuit. Une bande rouge marquait seulement à l'occident la place où le soleil avait disparu.

Maître Luc fouetta sa mule derechef ; mais sa mule était vieille, lasse et obstinée. Elle continua son trot paisible sans tenir compte le moins du monde de l'impatience de son cavalier. Celui-ci avait le cœur serré par une vague angoisse. Hardi scélérat le jour, il était, la nuit, un coquin poltron et superstitieux. Chaque arbre du chemin prenait, pour son imagination épouvantée, des formes terribles son oreille entendait des bruits étranges, et plus d'une fois il crut ouïr dans le lointain le grincement lugubre de la brouette de la mort<sup>1</sup>.

1) La nuit, quand il n'y a point de lune au ciel et que le paysan breton chemine seul sur une route déserte, il entend et voit bien des choses que des yeux ou des oreilles de citadin ne sauraient point saisir. Il entend, entre autres choses, le bruit néfaste produit par l'essieu de la brouette des morts, frottant ses roues que le diable a négligé de graisser. Personne n'a jamais vu cette brouette, mais elle affecte de passer en criant sur son axe, devant la porte des mourants. Sa rencontre est d'un fort mauvais présage. Les gens prudents, lorsqu'ils l'ont entendue passer, font dire une messe ou récitent un *De Profundis*, suivant leurs moyens. Quelques rares esprits forts nient son existence et s'en moquent, mais ils meurent tôt ou tard, ce qui prouve surabondamment qu'il ne faut point parler à la légère de la brouette de la mort.

— Je suis un bon chrétien ! murmurait-il, comme pour tromper le ciel. Je ferai dire une messe... dix messes. J'ai de quoi payer !

Puis il essayait de réciter des versets oubliés au *De Profundis*. Mais il s'interrompait bientôt, et frissonnait violemment. Quelque chevreuil effarouché avait traversé la route ; le vent lui avait apporté les notes funèbres du chant du hibou, caché dans le feuillage. Il avait peur. Tous ses membres tremblaient. Une livide pâleur avait remplacé les rubis de sa joue.

Une heure se passa. Il était à une demi-lieue de Coquerel. La lune montait à l'horizon, mais son croissant, caché par des nuages, ne donnait aux objets que cette lueur incertaine qui change l'aspect de la nature morte, et parsème les campagnes de fantômes. Maître Luc, engagé dans un chemin creux que bordaient, de chaque côté, de hauts talus, couronnés de haies épaisses, se faisait petit sur sa mule, et promettait un cierge à Notre-Dame de Gévezé pour se concilier sa puissante protection. Il se repentait amèrement, le pauvre homme, d'avoir prolongé si tard son repas ; il était si accablé que la pensée d'acheter Coquerel n'avait plus le don de le ranimer.

Ses yeux restaient cloués au sol afin de ne point voir les spectres qui, sans doute, faisaient sabbat dans l'air. Il était en train de s'applaudir de ce naïf stratagème lorsque sa monture s'arrêta tout à coup. Maître Luc leva instinctivement son regard et demeura pétrifié.

Au beau milieu de la route, une forme noire et gigantesque se tenait debout. Maître Luc fit un signe de croix et demanda pardon à Dieu du fond du cœur, pour se préparer à mourir. Ses forces défailaient ; il sentait sa dernière heure.

La mule cependant ne bougeait point, non plus que la forme noire. Maître Luc prit le courage de presser le flanc de sa monture, qui fit quelques pas en avant et s'arrêta de nouveau. Maître Luc était alors si près de la forme noire qu'il aurait pu la toucher de la main, mais il n'eut garde.

Cependant l'immobilité de cet effrayant fantôme le rassura quelque peu. Il leva furtivement les yeux et poussa bientôt la témérité jusqu'à regarder le fantôme en face. La lune, momentanément débarrassée des vapeurs qui l'entouraient, tombait d'aplomb sur le spectre, dans lequel maître Luc reconnut le poteau servant de limite au domaine de Coquerel.

— Poltron de mulet ! s'écria-t-il, en frappant à tour de bras sur sa bête ; avoir peur d'un poteau ! Marche donc, lâche animal !

Le mulet de maître Luc ne méritait point cette accusation de couardise. Il s'était arrêté devant le poteau, suivant sa coutume, pour attendre les ordres de son cavalier, parce que la route se bifurquait en cet endroit. Le Normand seul avait eu peur ; mais, maintenant qu'il reconnaissait son chemin et se sentait près de Coquerel, il oubliait ses transes et cherchait à se tromper lui-même. Encore cinq minutes, et il allait voir les fenêtres du manoir éclairées comme il convient aux fenêtres d'une demeure hospitalière ; comment se fût-il avoué qu'il avait failli trépasser d'épouvante ?

Il se tenait droit en ce moment sur sa selle et sifflotait l'air d'un refrain à boire. La nuit n'avait plus pour lui de terreurs. Les chênes redevenaient des chênes, malgré leurs longues branches dépouillées qui ressemblaient de loin à des bras sans chair ; les poteaux redevenaient des poteaux. La brouette de la mort ne criait plus sous le couvert, et maître Luc était si brave, qu'il répondait au cri du hibou en parodiant plaisamment sa funèbre plainte.

— Hou-hou ! hou-hou ! disait-il en riant de bon cœur. Hibou, mon ami, je chante aussi bien que toi, et j'ai souvent répété cette gamme au chevet du jeune sire Arthur...

Son rire cessa. Au moment où il prononçait ce dernier mot, un hurlement sourd et prolongé se fit entendre auprès de lui, et Pluto, traînant sa chaîne brisée, traversa le chemin.

Deux hommes suivaient Pluto. Quand ils passèrent devant l'intendant, la lune éclaira leurs visages pâles, leurs joues creuses et leurs orbites où il n'y avait point d'yeux.

Ils étaient vêtus de longs suaires blancs comme la neige. Le premier, dont le linceul avait la forme d'une robe de pèlerin, montrait sa poitrine percée de part en part par une flèche sarrasine. L'autre, dont le suaire ressemblait à la souquenille d'un vilain, avait une tache sanglante à la place du cœur.

Maître Luc perdit les arçons, et tomba lourdement à la renverse sur la poussière du chemin.

— Arthur de Plougaz ! Yaumi ! murmura-t-il d'une voix étranglée. Pitié, miséricorde !

Pluto hurla. Les deux hommes vêtus de blanc glissèrent comme deux flocons de vapeur poussés par la brise du soir. La mule dressa les oreilles et renifla bruyamment, pendant que ses flancs frémissaient. Maître Luc

voulut se relever, mais ses jambes fléchirent, et il retomba privé de sentiment.

## CHAPITRE IV

### L'élixir.

M. de Plougaz avait passé cette journée tristement enfermé dans son appartement. Le pauvre seigneur regrettait amèrement son joli château de Coquerel. Il songeait à toutes les belles fêtes qu'il avait données dans la grande salle, à tous les bons repas qu'il avait faits sur la vaste table du salon à manger ; il songeait à ses magnifiques écuries où cent chevaux dormaient à l'aise ; à son chenil, renommé dans toute la contrée, où cent couples de chiens de toutes tailles, de tous poils, de toutes races ; s'ébattaient et faisaient vacarme au soleil levant. Il songeait à tout cela, et, comme la tristesse rend l'âme bonne, il songeait aussi à son fils Arthur qu'il n'avait point vu depuis dix ans.

— Hélas ! hélas ! disait-il ; mon Arthur et mon Coquerel, mon pauvre fils et mon pauvre château ! Le vieux Plougaz n'a plus ni manoir ni famille !

Et il se reprochait d'avoir laissé si aisément partir l'unique héritier de son nom.

Ce n'était pas la première fois que M. de Plougaz se souvenait d'Arthur. A diverses reprises il avait chargé maître Luc d'envoyer d'assez fortes sommes aux chevaliers hospitaliers de Saint-Jean, pour qu'ils les fissent parvenir au jeune homme. Nous savons quel emploi maître Luc avait fait de ces sommes.

Et, tout en donnant son cœur à ces sombres pensées, le vieux seigneur arpentait d'un pas saccadé le parquet de sa chambre. La fièvre lui montait au cerveau. Il ne pouvait point tenir en place, et trouvait chaque heure aussi longue qu'une semaine. Vers le soir il sortit de son appartement pour voir si maître Luc n'était point revenu de son voyage. Le disque du soleil, rougi par les vapeurs terrestres, touchait la ligne de l'horizon, et inondait de ses derniers rayons les galeries et les salons de Coquerel. Le joli château resplendissait. Les vitraux des fenêtres, décomposant au passage cette ardente lumière, teignaient de pourpre ou d'azur les panneaux historiés des lambris. On voyait s'allumer, comme autant de brillantes étoiles, les dorures de la voûte, l'acier poli des trophées d'armes et les cristaux diamantés des lustres. M. de Plougaz semblait voir pour là première fois ces merveilles, tant il les admirait de bon cœur. Et plus il admirait, plus il gémissait, le malheureux vieillard. Toutes ces belles choses n'allaient-elles pas changer bientôt de maître ? Combien de fois pourrait-il voir encore le soleil se coucher à travers les vitraux des hautes fenêtres de Coquerel ?

C'était là un terrible sacrifice. Mais c'était un sacrifice nécessaire ; car, pour un chrétien, mieux vaut vivre dans un taudis que de partager sa demeure avec Satan.

Pendant que M. de Plougaz se promenait ainsi de salle en salle, de corridor en galerie, comme une âme en peine, il se passait d'étranges choses dans son manoir.

Vers une heure après midi, un homme, portant la robe blanche des pèlerins d'outre-mer, avait soulevé le marteau de la grand'porte et demandé l'hospitalité. Il n'y avait point d'exemple qu'on eût jamais refusé pareille requête à Coquerel. Le mendiant fut introduit. C'était un personnage de haute taille, dont les traits hâves et fatigués révélaient de longues années de souffrance. Sa robe était poudreuse et tombait en lambeaux.

Au moment où il traversait la cour, Pluto, retenu par sa chaîne, dormait au soleil devant l'ouverture de sa loge. Son sommeil parut subitement agité. Ses larges naseaux se dilatèrent. Il jappa doucement et remua la queue comme font les chiens à la vue d'une personne connue. Puis, quand l'étranger passa devant lui, il s'éveilla en sursaut et bondit :

— A bas, Pluto ! dit Francin, qui remplissait l'office d'introduit. Ne vous effrayez pas, mon maître. La chaîne est bonne.

— Je ne m'effraye point, répondit l'étranger d'un ton grave.

— Hé ! hé ! sire pèlerin, il y a pourtant de quoi, je vous jure. Pluto est une méchante bête, et, sans la chaîne, vous n'auriez pas beau jeu. Mais que faites-vous ? Arrêtez !

L'étranger s'était avancé vers Pluto, et, sans tenir compte de l'avertissement du vassal, il avait appuyé sa main sur la tête du redoutable chien.

Francin fit un geste de terreur. Il crut que le pèlerin allait être dévoré, mais Pluto se recoucha. Son grand œil rouge devint doux et humide. Tout son corps se prit à frémir, et il n'ouvrit la gueule que pour lécher les sandales poudreuses de l'étranger.

— Dieu nous protège ! grommela Francin, qui regarda dès lors l'étranger avec un respect mêlé de défiance. Nous vivons dans un temps de malheur ! Le diable la nuit, des sorciers le jour.

Il n'acheva point, mais il se signa à la dérobée.

L'étranger revint vers son guide, qui le fit entrer dans la cuisine, où la vieille Anne Parker, seule et plongée dans sa somnolence habituelle, faisait mine de filer sa quenouille absente, auprès du foyer presque éteint.

— Mon maître, dit Francin, chauffez-vous, et reposez vos membres en attendant le repas. Excusez-moi si je ne vous tiens point compagnie, mais vous êtes arrivé au château de Coquerel dans un triste moment. On veille un mort à l'heure qu'il est dans la chapelle. Mon pauvre camarade Yaumi viendrait longtemps pleurer à mon chevet, durant les nuits d'hiver, si je ne faisais pas ce que peut un chrétien pour abréger son temps de purgatoire.

— Y a-t-il un prêtre pour mener la veillée ? demanda l'étranger.

— Hélas ! répondit Francin, depuis bien des années nul prêtre n'a franchi le seuil de Coquerel.

— Le mort a-t-il reçu les secours d'un médecin ?

— Les médecins sont rares, sire pèlerin, et d'ailleurs il y a des maladies que ne sait point guérir l'art des hommes : c'est un coup de poignard au cœur.

— La science peut tout, interrompit sévèrement l'étranger. Va ! je te rejoindrai. Un homme qui a vécu cinq ans parmi les infidèles et surpris leurs plus merveilleux secrets, ajouta-t-il presque à voix basse, a le droit de se dire maître en l'art de guérir : je remplirai l'office de médecin.

Francin secoua la tête.

— Va, te dis-je, reprit le pèlerin. S'il est mort, je prierai Dieu pour son âme ; s'il reste une étincelle de vie en lui, je le guérirai.

- Ainsi soit-il ! murmura Francin d'un air incrédule.

Il sortit.

L'étranger s'assit sur une escabelle, et remua les cendres pour ranimer le feu.

— Dame, dit-il en s'adressant à la vieille Anne, Luc Morfil est-il toujours intendant de Plougaz ?

La centenaire tressaillit à cette voix. Ses doigts, mus par une ardeur machinale et subite, poussèrent activement sa besogne imaginaire. Elle ne répondit point.

L'étranger répéta sa question d'un ton bref et impérieux.

Alors Anne laissa son rouet, remua, sans produire aucun son, ses lèvres desséchées, et leva un regard triste et morne sur l'étranger. Elle le regarda longtemps ainsi. Son œil, terne comme un cristal dépoli, ne reflétait point ce qui se passait au dedans d'elle, mais les rides de ses joues se mouvaient et s'entre-choquaient ; ses doigts étendus semblaient vouloir repousser une vision.

— Ne voulez-vous point me dire, dame, reprit encore le pèlerin, comment se nomme l'intendant de M. de Plougaz ?

— Simon Troarec, répondit enfin la voix cassée de la centenaire. Mais il a un autre nom. un nom qu'il ne faut pas répéter, un nom que nul ne connaît. Je le sais, moi, parce que j'ai passé la nuit à la tour du Diable : il s'appelle Satan.

L'étranger se leva et prit le chemin de la porte, croyant ne pouvoir rien tirer de cette insensée. Anne se tourna lentement et tout d'une pièce, afin de le suivre du regard. Puis elle répéta en souriant d'un air mystérieux :

— Il s'appelle Satan. Le château est à lui, et moi, je suis sa fiancée.

Le pèlerin, comme s'il eût parfaitement connu les êtres de la maison, traversa sans hésiter les corridors et arriva au seuil de la chapelle. C'était un vieil édifice dont le style était en harmonie avec celui du château, mais qui, délaissé par la négligence des derniers seigneurs de Plougaz, gardait un aspect triste et désolé. Les dalles disparaissaient sous une épaisse couche de poussière humide. L'autel était nu ; de longues toiles d'araignées pendaient aux voûtes, et le vent pénétrait de toutes parts à travers les vitraux brisés des fenêtres saxonnes.

On avait étendu le pauvre Yaumi sur une table, recouverte d'un drap, au milieu de la nef. Aux quatre coins de ce rustique catafalque brûlaient, en guise de cierges, quatre résines soudées au sol. Tout à l'entour les gens de Coquerel étaient assis sur des bancs. Les uns priaient, les autres faisaient semblant ; ceux qui étaient bavards causaient ; la fiancée de Yaumi pleurait.

Le soleil, caché sous des nuages opaques, laissait l'intérieur de cette chapelle ruinée dans un sombre demi-jour, que rendait plus mélancolique la rouge et vacillante clarté des résines. La décoration allait merveilleusement à cette scène mortuaire, dont les acteurs, comme tous les paysans de la Bretagne, étaient plus que d'autres disposés, par la pente de leur nature, à en sentir la lugubre poésie. Le Breton, en effet, aime ce qui attriste et ce

qui effraye. Quand il chante, ce sont de mystiques et lamentables refrains ; quand il raconte, ce sont de terribles histoires. Ses récits ont pour personnages le démon et la mort, pour lieu de scène un cimetière ou le chauve sommet d'une montagne hantée par les « maudits » ; on y entend le sifflement de la tempête, le cri du chat-huant, et, dans le lointain, les vagues vibrations du glas funèbre.

Une dernière circonstance portait au comble l'inquiet recueillement de la majeure partie de l'assemblée. Francin n'avait pas manqué de parler du pèlerin dont le regard avait dompté Pluto, et qui se vantait de posséder les secrets des docteurs païens. Chacun se sentait ému d'une curiosité mêlée de crainte. On attendait avec impatience l'arrivée de ce personnage extraordinaire, et la pensée d'un miracle possible se glissait dans tous les esprits.

L'étranger parut enfin sur le seuil, et un frémissement subit parcourut les rangs des serviteurs de Plougaz. Ceux qui priaient furent distraits. Ceux qui causaient se turent. La fiancée de Yaumi elle-même essuya ses yeux et regarda.

Le pèlerin traversa la chapelle d'un pas lent et grave. Il s'arrêta devant la table où était couché Yaumi et appuya la main sur la poitrine du cadavre. Durant une minute il demeura ainsi immobile et profondément attentif, puis il secoua la tête.

— Je suis venu trop tard, dit-il; cet homme est mort. Un sanglot déchirant souleva la poitrine de la fiancée de Yaumi.

L'étranger leva les yeux sur elle, et parut touché de sa douleur. Il prit dans son sein un flacon de métal qu'il ouvrit avec effort. Un parfum âcre et saisissant emplit aussitôt la chapelle. L'étranger fit couler une goutte du contenu de son flacon sur la lèvre de Yaumi, et replaça sa main sur le cœur du gars.

Cette fois il attendit longtemps. Au bout de quelques minutes, un sourire de satisfaction releva sa fine moustache noire.

Yvonne, la fiancée de Yaumi, se sentit venir à l'âme un vague espoir. Les autres serviteurs de Plougaz ouvrirent les yeux et les oreilles.

— Son cœur bat, dit le pèlerin d'une voix si faible qu'on avait peine à l'entendre. Il est suspendu entre la vie et le trépas. Il faut beaucoup pour le sauver ; pour le perdre il ne faut qu'un souffle. Retirez-vous, bonnes gens, et priez Dieu dévotement, car Dieu seul peut donner à un homme le pouvoir d'opérer semblable cure.

Ce disant, l'étranger se mit à genoux. Les gens de Plougaz s'éloignèrent sans bruit. Yvonne seule s'avança vers le pèlerin et lui présenta une petite croix d'or qui ornait sa poitrine.

— Je n'ai que cela, murmura-t-elle. Si j'avais un château comme Coquerel, je vous le donnerais.

L'étranger lui imposa silence d'un geste impérieux, et la pauvre fille sortit à son tour.

Une fois seul, le pèlerin releva les manches traînantes de sa robe, et se mit à sa besogne. Il sortit de sa poche une petite trousse et diverses fioles, dont il se servit si bien que Yaumi reprit vie et s'agita sur sa couche de pierre. Ses plaies, il faut le dire, étaient peu de chose ; le poignard de maître Luc n'avait touché aucune partie vitale, mais le froid de la nuit, joint à une énorme perte de sang, l'avait si bien engourdi que ses camarades n'avaient pu voir en lui qu'un cadavre.

Quand il eut recouvré ses sens, il se trouva fort surpris de la pompe mortuaire qui l'entourait, et voulut demander des explications. Mais ce n'était point le compte de l'étranger, qui, après lui avoir fait boire quelques gouttes d'un cordial dont la recette est restée un secret entre lui et les païens de Palestine, ordonna la plus complète immobilité.

Quatre ou cinq heures se passèrent ainsi, pendant lesquelles Yaumi goûta un bienfaisant repos. Les gens de Plougaz venaient de temps à autre regarder par la porte entre-bâillée, mais la mine sévère et hautaine du pèlerin les retenait toujours à distance.

Il faisait nuit quand Yaumi se réveilla. Le sommeil lui avait donné des forces. Il se dressa sans trop d'effort et s'assit sur la table.

— Yaumi, dit l'étranger, tu es le frère de lait de l'unique héritier de Plougaz ?

— Que Dieu ait l'âme du pauvre seigneur ! répondit le gars en se signant ; c'est la vérité.

— Le reconnaitrais-tu ? poursuivit le pèlerin.

— Il y a douze ans que mes yeux ne l'ont vu ; mais ses traits sont là (il montrait son cœur). Je le reconnaitrais.

L'étranger rejeta en arrière ses longs cheveux, et approcha une résine de son visage. Yaumi le contempla une seconde d'un air de doute ; puis, appuyant sa main à un pilier, il essaya de fléchir le genou.

— Monseigneur, murmura-t-il, je bénis Dieu qui vous a ramené sain et sauf au joli château de Coquerel. Arthur de Plougaz tendit sa main que son frère de lait baisa avec une respectueuse affection ; ensuite, il y eut entre le maître et le serviteur une longue conversation. Arthur apprit ce qu'il avait vainement demandé à la vieille Anne Parker, savoir que maître Luc Morfil était toujours intendant à Coquerel. Il entendit sans manifester trop de surprise le récit de ce qui était arrivé à Yaumi dans la tour du Diable. Une seule chose parut l'intéresser vivement, c'est l'existence de la porte masquée et de l'escalier secret qui conduisait de la cour à la chambre que lui-même habitait jadis.

— C'est par là qu'il venait, le misérable, pensa-t-il. Hé bien ! cette route peut servir à deux fins : c'est par là qu'il s'en ira s'il plaît à Dieu !... Je savais tout cela, mon homme, ajouta-t-il à voix haute, ou du moins je m'en doutais depuis hier. Après le long voyage et bien des traverses, j'ai pu arriver jusqu'à Dinan. Là j'ai appris que le château de mon père était hanté par les esprits mauvais. Or, j'avais souvenir de certains faits diaboliques qui furent cause autrefois de mon départ pour la Terre-Sainte. De par Dieu ! mon homme, ce traître valet ne sera jamais seigneur de Coquerel !

— Moi aussi, je suis son débiteur, dit Yaumi d'une voix sombre.

— Tant mieux ! Tu ne m'en serviras qu'avec plus de zèle. Peux-tu marcher ?

Yaumi fit quelques pas en chancelant.

— Encore une goutte de mon élixir ! poursuivit Arthur.

Yaumi but et sentit une vigueur nouvelle circuler dans tous ses membres.

— Par saint Guillaume, mon patron ! s'écria-t-il émerveillé, si vous n'étiez pas noble autant que les Valois de France, je vous croirais sorcier, monseigneur !

La nuit était tout à fait tombée. Les gens de Coquerel, rassemblés comme d'habitude autour du foyer, regardaient fumer deux ou trois troncs d'arbres humides dans la cheminée. La vieille Anne Parker était à son poste, marmottant et filant. Il ne manquait là que Yaumi et Pluto.

La veillée était plus triste encore que le soir précédent. Un morne silence régnait autour de l'âtre et n'était guère interrompu que par les sanglots étouffés d'Yvonne.

A tour de rôle, un des gars se levait pour aller voir ce qui se passait dans la chapelle. Le gardeur d'oies, qui s'était acquitté le dernier de ce soin, était revenu en disant que Yaumi était toujours couché sur la table.

L'enfant mentait. La peur l'avait pris dans les sombres corridors de la chapelle ; il n'avait point osé aller jusqu'à la chapelle.

— Mes garçons, dit Marthe, le pauvre jeune homme est mort. bien mort ! n'a-t-on pas vu le « cierge, » hier ?

— Ça, c'est vrai, dit tristement l'assemblée.

— Le mieux que nous puissions faire, c'est de réciter un De Profundis pour le repos de son âme.

Cette proposition parut assez convenable. Les hommes ôtèrent leurs bonnets de laine, les filles prirent leurs chapelets, et dame Marthe commença le premier verset de l'hymne funèbre.

Mais, à ce moment, Anne Parker s'agita sur son escabelle, et poussa un strident éclat de rire.

Lorsque, après le premier moment de stupeur, dame Marthe voulut continuer sa prière, la vieille Anne se prit encore à rire :

— Hé ! hé ! hé ! dit-elle, Simon Troarec a beau dire, Plougaz est revenu, je l'ai vu.

— Que dit-elle ? s'écrièrent plusieurs voix.

— Paix ! dame Anne, dit Marthe. Laissez-nous prier pour les morts !

- Pour les morts ? Simon et toi, ma mie, vous mentez, il est vivant, bien vivant. hé hé hé hé !

Son rire, sec et saccadé, se prolongea une seconde, puis s'éteignit. Marthe recommença son De Profundis.

— Chut ! dit la centenaire ; tu ne sais pas chanter, ma mie. Ecoute !

Et elle entonna de sa voix chevrotante et cassée une ronde du pays :

C'est aux forêts de Bretagne  
Qu'on fait de jolis sabots :  
Tenez vos petits pieds chauds,  
- Ma belle brune.  
Et vous, gars à marier,  
Cherchez fortune.

— Silence! dame, s'écria Marthe indignée. Il faut être damnée d'avance pour chanter dans un pareil moment. La vieille reprit :

Les rochers y sont de pierre,  
De pierre du haut en bas :  
Le soleil ne les fond pas,  
Non plus la lune.  
Et vous, gars à marier,  
Cherchez fortune.

Ce chant frivole, qui interrompait si mal à propos la prière des morts, glaça d'une sorte d'horreur l'assemblée des gens de Plougaz. Ils se regardaient entre eux d'un air inquiet et indécis.

— On a perdu des fagots à brûler des sorcières qui valaient mieux qu'elle ! grommela dame Marthe avec colère. La vieille lui jeta un regard hébété, puis elle poursuivit en frappant ses mains ridées l'une contre l'autre :

Le soir, on danse sur l'aire,  
Sur l'aire à battre le blé :  
Ah ! c'est qu'il fait bon sauter  
Quand vient la brune...  
Et vous, gars à marier,  
Cherchez fortune<sup>1</sup>.

Pendant qu'elle chantait ce dernier couplet, sa voix devenait de plus en plus rauque et voilée. En terminant, elle poussa un profond soupir et laissa tomber ses bras.

— Ha! ha ! murmura-t-elle, je suis contente d'avoir vu Plougaz avant de mourir. mais je ne sais si je mourrai, parce que je suis la fiancée de Simon Troarec, qui est le diable !

Elle s'adossa au manteau de la cheminée et demeura immobile.

L'assemblée fut quelque temps à secouer l'impression causée par cet incident bizarre. Enfin Francin se leva et annonça qu'il allait voir ce qui se passait dans la chapelle. Pendant cela dame Marthe, qui était une femme persévérante, entreprit d'achever son De Profundis.

Mais il était écrit que ce soir-là elle échouerait dans son pieux dessein. A peine en effet avait-elle prononcé les premiers mots latins que Francin revint, les traits bouleversés et la pâleur au front.

— Qu'y a-t-il ? s'écria-t-on de toutes parts.

— Plus rien! balbutia Francin, à qui l'effroi coupait la parole; plus rien dans la chapelle !

Yvonne s'élança vers lui et saisit son bras qu'elle pressa fortement.

— Que dis-tu ? murmura-t-elle; serait-il guéri ?

Francin la regarda d'un air étonné.

— Réponds donc! cria-t-elle avec impatience ; le pèlerin a-t-il tenu sa promesse ?

— Hélas ! Dieu ! dit le gars, dans quel temps vivons-nous ! Le sorcier maudit n'avait du pèlerin que l'habit, bien sûr ! Pauvre Yaumi ! Le sorcier s'est enfui avec son cadavre.

Yvonne poussa un cri d'horreur, et tous les gens de Plougaz se précipitèrent en tumulte vers la chapelle pour vérifier le rapport de Francin. Celui-ci avait dit vrai. A la lueur des résines expirantes on aperçut la table sur laquelle il n'y avait plus ni mort ni linceul.

Une porte latérale de la chapelle était ouverte. C'était par là qu'avait dû fuir le faux pèlerin. Les gens de Plougaz sortirent. Arrivés dans la cour, ils reconnurent que Pluto n'était plus dans sa loge. Un bout de chaîne brisée pendait seul à l'anneau de fer scellé dans la paroi de la cabane.

— Que Notre-Dame ait pitié de nous ! murmurèrent les gens de Plougaz, et que Dieu nous protège contre les attaques du malin esprit !

Un hurlement lointain de Pluto répondit à cette invocation, et la voix chevrotante d'Anne Parker lança son refrain à travers les fenêtres ouvertes de la cuisine :

Ah ! c'est qu'il fait bon sauter

<sup>1</sup> Chanson morbihannaise qui a plus de cent couplets. Les paroles sont généralement vives et bizarres comme celles de tous les pots-pourris, mais l'air est lent et remarquablement mélancolique.

Quand vient la brune.  
Et vous, gars à marier,  
Cherchez fortune.

## CHAPITRE V

Un chevalier, un écuyer et un chien.

Cette nuit-là, il ne se passa rien d'extraordinaire au joli château de Coquerel. La tour du nord demeura sombre et muette. On ne vit point de fantastiques lueurs courir de meurtrière en meurtrière. On n'entendit point le fracas des chaînes, les gémissements, les clameurs et tous ces bruits d'outre-tombe qui effrayaient tant les serviteurs de Plougaz. Chacun dormit d'un sommeil paisible, comme s'il n'y eût point eu à Coquerel une tour du Diable.

Nos lecteurs ne s'étonneront point de cette circonstance s'ils veulent bien se rappeler que maître Luc Morfil était tombé sans mouvement, vers dix heures du soir, au beau milieu de la route. Quand il s'éveilla, il était plus de minuit, l'heure de faire sabbat était passée ; et le brave intendant connaissait trop bien l'étiquette infernale pour s'aviser de mettre en branle ses résines et ses ferrailles à une heure du matin. D'ailleurs, il n'était point trop en train de se mettre en besogne. Le froid de la nuit avait perclus son corps ; la terreur avait paralysé son esprit. Quand il reprit ses sens, son premier soin fut de jeter autour de lui son regard effrayé. La lune, parvenue à son plus haut degré d'élévation, versait à flots sur la campagne sa blanche et limpide lumière.

Maître Luc ne vit plus le spectre du jeune M. Arthur, ni celui de Yaumi, ni celui de Pluto. Il n'y avait là près de lui que sa mulefidèle qui l'attendait en dormant debout sur ses quatre jambes.

Maître Luc fit quelques pas sur le chemin pour rendre à ses membres un peu d'élasticité ; puis, montant sur sa bête, il se hâta de regagner son gîte.

— J'aurai rêvé, se disait-il. Dieu merci, les morts ne reviennent point, et la chaîne de Pluto est en bon fer. J'aurai rêvé.

En traversant la cour de Coquerel, il siffla Pluto, qui n'eut garde de répondre. Alors il s'approcha de la loge et vit que le chien avait réellement disparu.

— Le diable s'en mêlerait-il pour tout de bon ? grommela-t-il avec inquiétude.

Maître Luc eut grand'peine à s'endormir. Le lendemain, il apprit l'enlèvement du cadavre de Yaumi, ce qui acheva de le convaincre qu'il n'avait point rêvé la nuit précédente. Malgré les terreurs nouvelles que faisait naître en lui cette série d'événements extraordinaires, il se raidit dans ses projets spoliateurs, et résolut de lutter contre l'enfer, s'il le fallait, plutôt que de renoncer au joli château.

M. de Plougaz, au contraire, s'éveilla fort gaillard. Il y avait longtemps que le bon seigneur n'avait dormi si tranquillement. En se levant, il demanda pour son déjeuner un râble de lièvre, cinq cailles, deux perdrix et un poulet gras de la Guerche, cité presque aussi célèbre que le Mans pour ses chapons. Pour son dessert, il mangea trois galettes de blé noir, dont une seule aurait satisfait l'appétit d'un Auvergnat moderne. Mais, dans ces temps héroïques, l'estomac de l'homme était dans toute sa vigueur ; ses facultés ne se pourraient point comparer aux faibles capacités de nos organes dégénérés.

Quand M. de Plougaz eut arrosé son repas du matin à l'aide d'un pot de vin clairnet, il se renversa sur son grand fauteuil à dossier blasonné, et, au lieu de se curer les dents comme ferait un gourmand contemporain, il se demanda ce à quoi il emploierait sa journée.

La chasse l'amusait fort, mais il commençait à n'être plus très-ingambe, et la goutte livrait à ses orteils de fréquents et victorieux combats. La pêche est un fade plaisir : M. de Plougaz d'ailleurs trouvait que c'était là passe-temps de vilain. Il eût bien employé quelques heures à feuilleter la demi-douzaine de bouquins qui formait la bibliothèque de Coquerel, mais il ne savait point lire.

Que faire donc ?

Comme il s'adressait cette question, maître Luc Morfil, pâle et portant sur son visage les piteuses traces de sa mauvaise nuit, entra dans la salle à manger.

— Dieu vous garde ! Monseigneur, dit-il en saluant profondément.

— Merci, Luc, merci, mon ami, répondit M. de Plougaz. Tu viens fort à propos. J'étais dans un grand embarras.

— Monseigneur sait que je suis à ses ordres.

— Sans doute, Luc, je te paie pour ; cela. Dis-moi, que ferai-je bien aujourd'hui pour me distraire ?

Maître Luc ne put retenir une grimace. Cette liberté d'esprit de son seigneur lui semblait d'un fort mauvais augure pour ses projets. Avait-il donc suffi d'une nuit de repos, pour rendre à Plougaz toute sa sérénité ? ne songeait-il

plus à la tour du Diable et aux terribles apparitions qui avaient mis en émoi naguère le château de Coquerel ?  
- Eh bien ? dit M. de Plougaz.

— Monseigneur veut-il que je lui rende compte de mes démarches d'hier ?

M. de Plougaz haussa les épaules d'un air mécontent.

— Au diable tes comptes et tes démarches ! s'écria-t-il.. Penses-tu me divertir en me parlant ainsi ? Allez-vous-en, maître, et envoyez-moi mon veneur.

L'intendant obéit aussitôt. Mais le coup était porté. Il avait suffi d'un seul mot pour ramener le vieux gentilhomme à ses sombres pensées. Quand le veneur se présenta, M. de Plougaz le regarda de travers et l'accueillit assez médiocrement.

— Je n'ai que faire de tes services, maraud, lui dit-il ; va-t'en, et envoie-moi mon intendant.

Maître Luc Morfil montra bientôt, pour la deuxième fois, à la porte entre-bâillée, sa mine rougeaude, souriante et pateline. Il s'approcha en faisant, de trois en trois pas, une courbette, et se tint debout devant Plougaz.

— Maître Luc, dit celui-ci, qu'avez-vous fait hier ?

— J'ai exécuté vos ordres, Monseigneur.

— Quels ordres ?

— Monseigneur m'a ordonné de faire crier la vente prochaine de Coquerel.

— J'ai ordonné cela ?

— Oui, Monseigneur. Et de chercher des acheteurs.

— Êtes-vous bien sûr, maître Luc, que j'aie ordonné cela ?

L'intendant répondit encore :

— Oui, Monseigneur.

— Eh bien, maître Luc, reprit Plougaz, je crois que vous avez raison. J'ai souvenir de quelque chose de semblable, et j'espère qu'on n'a point encore pu crier la vente ?

— Si fait, Monseigneur.

— Du moins vous n'avez pas trouvé d'acheteur ?

— Si fait.

Plougaz se leva et fit deux fois le tour de la salle en sifflant l'air d'une vieille fanfare. Ensuite il s'accouda sur l'appui d'une fenêtre et regarda les nuages gris qui couraient au ciel.

Maître Luc le suivait de l'œil comme un chat qui guette sa proie.

— Tu as beau faire, pensait-il, tu es pris par le cou. Plus tu te démèneras, plus vite tu seras étranglé.

— Quelle heure est-il ? demanda tout à coup M. de Plougaz.

— Onze heures avant midi, Monseigneur.

--- Il est temps encore, maître Luc ! Maître Luc, mon ami, montez sur votre mule et allez à Bécherel. Vous ordonnerez au crieur de proclamer à son de trompe qu'on ait à tenir pour nulle et non avenue sa première publication.

— Y pensez-vous ! voulut dire l'intendant.

— Ensuite, continua paisiblement M. de Plougaz, vous vous rendrez auprès de l'acheteur que vous avez trouvé. Vous lui direz qu'il ne prenne point souci de tirer ses écus de son coffre-fort. Je garde mon joli château de Coquerel.

L'intendant poussa un profond soupir.

— Mais, dit-il d'un air découragé, quelle raison donner ?

— Mon bon plaisir, maître Luc.

— Encore faut-il...

— Maître Luc, je vous permets de dire que vous êtes sujet à des accès de folie, et que votre folie est de vouloir vendre Coquerel.

— De l'acheter plutôt ! pensa Luc. Monseigneur, ajouta-t-il tout haut, je m'empresse de vous obéir. Mais, qui sait si vous ne changerez point d'avis ?

— Je déteste les « mais, » maître Luc.

— Hélas ! Monseigneur, c'est la première fois que je discute vos ordres.

— C'est une fois de trop.

— Si le malin esprit revenait.

Plougaz regarda son intendant en face, et celui-ci perdit ses fraîches couleurs. Il n'eut point la force d'achever.

Le vieux seigneur réfléchit quelques instants.

— On dirait, maître Luc, reprit-il après un silence, que vous connaissez les intentions de l'esprit malin !

— A Dieu ne plaise ! murmura Morfil en se signant.

— Allez faire préparer votre monture. Avant de partir, vous reviendrez chercher mes derniers ordres.

Maître Luc, cette fois, se se frotta point les mains en descendant le grand escalier de Coquerel. Cette journée ne valait point celle de la veille. Le joli château lui glissait entre les doigts. Néanmoins, il ne perdit pas courage et résolut de combattre jusqu'au bout.

— Nous avons la nuit pour nous, se disait-il ; demain, la tour du Diable aura fait des siennes, et Plougaz ne sera plus si intraitable.

Quand il eut mis le licou et le bât de sa mule, il revint en la salle à manger. Une idée nouvelle semblait avoir traversé l'esprit du vieux châtelain, qui avait pris un air de joyeuse détermination.

- Il y a de braves gentilshommes dans le pays de Dinan, maître Luc ! s'écria-t-il en le voyant entrer. De par le sang de Yan Plugastel, mon bienheureux aïeul, nous en trouverons dix pour un qui voudront tenter l'aventure !

— Quelle aventure ? demanda le Normand inquiet.

— Monsieur Bertrand Duguesclin, le redouté connétable, n'a pas emporté dans sa tombe tout le bon sang de nos veines, continua M. de Plougaz au lieu de répondre. Nous avons la tête dure et le cœur chaud. Ah ! maître Luc, Satan verra beau jeu !

Morfil se sentit venir la chair de poule.

— Nous le combattons, maître Luc ! ajouta Plougaz. Vive Dieu ! nous le combattons avec la croix et avec l'épée : les armes du ciel et les armes de la terre. Ah ! ah ! quand Plougaz se réveille, gare à ses ennemis !

— La croix, passe encore, pensa Morfil, mais l'épée !...

— Et, sur ce, maître, allez chercher l'acquéreur dont vous avez fait la trouvaille. Si je suis vaincu dans la lutte, il sera là tout prêt pour acheter Coquerel. Pendant votre absence, tous mes gens vont monter à cheval et convoquer mes nobles amis. C'est fête, ce soir, au joli château, maître Luc. Après souper, je proposerai au plus vaillant de coucher dans la tour du Diable, en compagnie de monsieur mon cousin, le prieur de Saint-Pierre-en-Plesguen. Ah ! ah ! allez-vous-en, maître Luc !

Une demi-heure après, dix serviteurs de Plougaz portaient à franc étrier les invitations de leur seigneur. Le joli château était en bonne odeur dans toute la contrée pour ses splendides festins. Tous les invités acceptèrent.

Maître Luc, de son côté, pressait le trot de sa mule sur la route de Dinan ; il cherchait en sa tête un moyen de conjurer l'orage. S'il ne s'était agi que de braver l'exorcisme du vénéré prieur de Saint-Pierre-en-Plesguen, le Normand n'eût point été fort embarrassé ; mais l'épée d'un gentilhomme, — du plus vaillant, avait dit M. de Plougaz, — comment mépriser semblable chose ?

Néanmoins, il n'y avait pas à reculer ; la crise qui se préparait devait être décisive. Il fallait vaincre ou renoncer pour jamais au joli château de Coquerel.

Quand maître Luc souleva le marteau de la boutique de son compère le procureur, la grande fille aux yeux gris vint lui ouvrir, et lui souhaita la bienvenue d'un air embarrassé.

— Je suis pressé, dit l'intendant ; où est maître Roch Requin, ma fille ?

— Mon père est occupé, répondit l'héritière du procureur, qui jeta un coup d'œil furtif sur les mains de maître Luc pour voir s'il ne lui apportait point un ruban de velours.

A cela ne tienne ! entre compères on ne se gêne pas.

L'intendant écarta sans façon la grande fille et entra. Le réduit de maître Roch Requin, éclairé par une seule fenêtre dont les carreaux poudreux ne laissaient point passer beaucoup de lumière, jouissait d'un demi-jour qui eût admirablement convenu au boudoir d'une coquette émérite. Au milieu de la chambre on voyait assez distinctement les objets, mais dans les angles et à l'ombre des meubles massifs de chêne noir, on ne voyait rien du tout. Cette circonstance fut cause que maître Luc n'aperçut point en entrant deux hommes et un chien qui se collèrent à la muraille, abrités contre le jour par la saillie d'un bahut séculaire.

— A bas, Pluto ! murmura sourdement un de ces hommes.

Le chien s'affaissa sur ses pattes, mit son museau dans la poussière, et demeura immobile.

— Eh ! bonjour, compère ! s'écrièrent en même temps maître Roch et maître Luc Morfil.

Ils s'embrassèrent de tout leur cœur, comme font les gens qui ne se peuvent point souffrir.

— Compère, ajouta maître Luc, vous êtes invité à vous rendre ce soir au château de Coquerel.

— Pourquoi faire ?

— Pour acheter le manoir, compère, s'il plaît à Dieu, et avec l'aide du bienheureux évangéliste, mon saint patron.

— Diable ! Diable ! dit maître Roch.

Maître Luc pirouetta sur lui-même et fit mine de commencer une promenade autour de la chambre, ce qui l'eût amené, sans aucun doute, à découvrir les gens cachés derrière le bahut.

— Compère, s'écria le procureur en retenant dans sa main crochue le pourpoint de l'intendant, restez en place si vous voulez que nous raisonnions ensemble. J'ai le système nerveux très-délicat, et tombe du haut mal aussitôt qu'on remue trop autour de moi.

Maître Luc prit un siège et s'assit.

— Vous disiez donc, continua Requin avec un soulagement évident, que vous aviez fait hier un heureux voyage ?

— Je ne parlais point de cela, compère. Je disais : il faut que vous veniez ce soir au château.

— A bien réfléchir, je n'y vois pas d'empêchement, Compère. Vous tiendrez les deux mille écus prêts ?

— Sans doute.

— Et vous épouserez ma fille ?

— Avec plaisir.

— C'est un trésor que je vous donne là, compère.

— Vous me l'avez déjà dit, murmura l'intendant avec humeur. Au revoir, maître Roch, et ne vous faites point attendre.

Pendant qu'il se dirigeait vers la porte, maître Roch le suivit d'un air narquois et vainqueur.

Dès qu'il fut parti, Pluto secoua les longues soies de son cou et se redressa. Les deux hommes sortirent de leur cachette.

— Vous voyez, Monseigneur, dit maître Roch à l'un d'eux, que je ne vous avais point trompé. J'espère que la franchise de mon aveu protégera ma tête.

— Il me faut pour ce soir deux bons chevaux, un habit complet de gentilhomme et un masque de velours, dit le jeune seigneur qui semblait rêver.

— Vous les aurez.

— Il me faut, pour mon compagnon, un masque aussi et un habit d'écuyer.

— Je serai trop heureux de vous les offrir.

— Tu seras payé plus tard, maître. Que les chevaux soient de bon sang et les habits magnifiques.

Maître Roch sortit pour obéir.

Les deux hommes l'attendirent en silence : le chien s'étendit à leurs pieds.

Quand vint le soir, le joli château s'illumina du sol au faite. Plougaz n'avait point perdu son temps pendant que ses gens couraient les chemins. Une table splendidement couverte de mets de toute sorte s'était dressée dans la grande salle : Les lustres et girandoles étaient allumés. Sur chaque marche du perron, un homme d'armes, porteur d'une torche enflammée, éclairait la cour.

Bientôt on entendit un bruit de cavalcade. Le pas ferme et vif des nobles chevaux battait au loin là lande. Ensuite le bruit s'étouffa sur le gazon de l'avenue ; puis il retentit plus sec et plus éclatant sur le pavé des cours.

C'étaient les invités de Plougaz qui se rendaient à son appel. Maître Luc, retiré dans un coin obscur, en compta trente, et mesura de l'œil trente épées, dont la plus courte lui sembla d'une longueur démesurée.

Ils arrivaient l'un après l'autre ; leurs chevaux exercés s'arrêtaient court au bas du perron. Ils jetaient la bride à leurs écuyers, et, sautant sur le sol, faisaient sonner les molettes d'or de leurs éperons. C'était, en vérité, un beau spectacle de voir la mine fière de tous ces nobles hommes. Leurs visages, éclairés par la rouge lumière des torches, semblaient plus hautains, leurs costumes plus pittoresques. Le vent du soir faisait onduler doucement les longues plumes de leurs chaperons, tandis qu'ils montaient les marches du perron. Le prieur de Saint-Pierre-en-Plesguen ne vint pas.

La cuisine aussi avait son air de fête. Un véritable incendie brûlait dans l'âtre, et c'est à peine si la vieille Anne, au milieu des vases de toute sorte et des broches superposées, pouvait trouver assez de place pour brûler ses orteils insensibles et tourner le manche de son rouet.

Elle restait morne et silencieuse au milieu du fracas et du mouvement. L'odeur des viandes ne semblait point affecter son odorat ; le bruit n'arrivait point jusqu'à son oreille. Peut-être son esprit voyageait-il dans ces espaces mystérieux qui sont le monde des sorciers. Peut-être, pendant que ses pieds touchaient encore la terre des vivants, son âme essayait-elle déjà les sentiers inconnus du domaine des morts.

Les gens de Coquerel avaient oublié leurs terreurs. Cette nuit de répit que Satan avait donnée au château pouvait être un commencement de paix définitive. Les plus poltrons retrouvaient courage. C'était un mouvement général,

une activité universelle, une joie contagieuse et bruyante. Il n'y avait d'insensible que la vieille Anne, et Yvonne, la fiancée de Yaumi, qui se cachait pour verser des larmes.

M. de Plougaz, debout au milieu de son salon, recevait ses hôtes avec respect, cordialité ou condescendance, suivant qu'ils étaient ses supérieurs, ses égaux ou ses inférieurs ; mais il gardait toujours, envers tous, une grave et irréprochable courtoisie, parce que, en dehors des distinctions accidentelles ou natives, il y avait entre tous une égalité fondamentale : il était entouré de ses pairs.

Quand le dernier invité fut entré, on ferma la porte extérieure, et le festin commença.

Il est à peine besoin de dire que les convives s'acquittèrent comme il faut de leur joyeux devoir. Les mets disparaissaient, les coupes s'entre-choquaient sans relâche, et l'esprit breton, assez paresseux de sa nature, mais susceptible néanmoins de produire, quand on le chauffe, des plaisanteries aussi ressassées et des coq-à-l'âne aussi lourds que l'esprit parisien lui-même, — l'esprit breton, disons-nous, faisait ce soir-là merveilles. M. de Plougaz, lui seul, fit soixante-quatorze calembours, au dire de la chronique où nous puisons cette histoire. Il lança tant de sarcasmes à Judicaël Trévesron, chevalier de Conanruiltz, riche capitaliste, que ledit chevalier tira trois ou quatre fois à moitié son épée de deux aunes. Il faut faire observer que ledit Trévesron s'était porté récemment acquéreur du manoir de Coatvizillirouët, ce pourquoi M. de Plougaz lui gardait une dent légitime.

Au second service, au moment où l'allégresse générale était à son comble, M. de Plougaz manda son intendant. Morfil parut aussitôt, dans son costume des grands jours et portant au cou la chaîne d'argent officielle.

— Maître Luc, lui dit M. de Plougaz, va me chercher cet acquéreur que tu as trouvé pour mon château de Coquerel.

Tous les convives ouvrirent de grands yeux. Maître Luc obéit.

— Eh quoi! Plougaz, dit un cadet de Porhoët, tu veux vendre le joli château, mon vieux compagnon ?

— Le Diable m'y force, messieurs, dit Plougaz avec calme.

On se méprit au sens de ses paroles.

— Je vous prêterai dix mille livres, mille ducats, dix mille écus ! s'écria-t-on de toutes parts.

Voilà ce qui fut dit ; nous l'affirmons en conscience, L'eût-on fait le lendemain ?

Maître Luc rentra, tenant par la main maître Roch.

— Le procureur ! dit-on avec dégoût. Vendre à un gratte-parchemin le plus gentil fief de la contrée !

— Plougaz, je vous prêterai vingt mille livres, deux mille ducats, vingt mille écus.

Le chevalier de Conanruiltz fut le seul qui ne dit rien. Pour cette raison il ne fit point de mensonge.

— Je ne veux pas de votre argent, mes loyaux compagnons, répondit Plougaz, mais je vous demande vos services.

— Que faut-il faire ?

— Vous m'avez mal compris. Ecoutez.

Ici M. de Plougaz raconta ce qui se passait chaque nuit à la tour du Diable. Pendant qu'il faisait ce récit, une demi-douzaine de convives disparurent à petit bruit.

— Ce qu'il faut faire ? demanda-t-il en finissant ; il faut que l'un de vous couche cette nuit à la tour du Diable.

L'intrépidité est en Bretagne une qualité banale, mais l'intrépidité bretonne ne sait braver que les dangers matériels. Parmi tous ces guerriers, dont le moins vaillant eût volontiers combattu dix hommes en champ clos, il n'y en eut pas un qui ne frémit à la proposition de Plougaz.

— Vous ne répondez pas! reprit celui-ci avec inquiétude et reproche.

— Mon voisin, dit le chevalier de Conanruiltz, je vous présente mes civilités : Au revoir, messieurs. mes amis !

Il sortit. Quelques autres imitèrent son exemple. Vingt convives restèrent autour de la table.

— Il faudra donc vendre le joli château de Coquerel ! prononça tristement M. de Plougaz.

Maître Luc avait peine à contenir sa joie. Maître Roch ne disait rien et n'en pensait point davantage.

Tout à coup le cadet de Porhoët frappa joyeusement la table de son gantelet.

— Par saint Guignolé, messieurs ! s'écria-t-il, le joli château ne sera point vendu, et Plougaz aura raison de son ténébreux ennemi. Nous voilà en cette salle vingt honnêtes seigneurs qui craignons Dieu, mais rien autre chose.

Ne pouvons-nous coucher tous ensemble dans la chambre hantée ?

Maître Luc mordit sa mince lèvre jusqu'au sang.

Au moment où le cadet avait pris la parole, la porte s'était doucement ouverte. Un gentilhomme, richement vêtu et le visage couvert d'un masque de velours, parut sur le seuil et s'y arrêta inaperçu. Derrière lui se tenait un écuyer également masqué ; derrière l'écuyer, dans l'ombre, on aurait pu voir deux yeux rouges et lumineux, les yeux du chien Pluto qui, seul des trois, n'avait point de masque.

— Hé bien, messieurs, que vous en semble ? reprit le cadet de Porhoët.

Les convives de Plougaz burent une dernière coupe et se levèrent.

— Ainsi soit-il ! répondirent-ils. Nous coucherons dans la chambre hantée.

Le gentilhomme au masque de velours traversa la salle, suivi de son écuyer, que suivait Pluto. A sa vue, un sourire narquois parut sur la lèvre de maître Roch Requin, qui regarda en dessous maître Luc Morfil, son compère.

— Fi ! messeigneurs, dit le nouveau venu d'un ton bref et hautain, vingt hommes contre un diable ! C'est dix-neuf de trop.

Au son de cette voix, maître Luc sentit tressauter son cœur dans sa poitrine; M. de Plougaz lui-même fut ému sans savoir pourquoi.

— Faites faire vos lits, mes vaillants seigneurs, dans des chambres où vous puissiez sommeiller en paix, reprit l'inconnu. Pour l'honneur du pays de Bretagne, je ne souffrirai point que vingt lames soient dégainées contre une seule arme, fut cette arme la corne de Satan !

— Qui êtes-vous ? demandèrent en même temps dix voix courroucées, qui êtes-vous pour oser parler ainsi ?

— Mon nom importe peu, messeigneurs, et, s'il vous plaît, je ne vous le dirai que demain. Tenez-vous en paix. Moi, mon écuyer et mon chien nous coucherons dans la tour du Diable.

A ces mots, l'inconnu saisit sur la table un flambeau allumé, et se dirigea vers la porte, choisissant sans hésiter celle qui conduisait à la tour du nord. Son écuyer marcha sur ses traces, et Pluto suivit l'écuyer. Dans le trouble général, personne ne prit garde au chien.

Les convives restèrent stupéfaits. Plougaz avait mis sa tête entre ses mains. Maître Luc reprit son sourire.

Maître Roch cligna de l'œil d'une façon expressive. Nous pensons que ce procureur en savait plus long qu'il ne lui convenait de le faire paraître.

## CHAPITRE VI

### Où le diable rit.

Nous savons que la chambre hantée avait servi autrefois de retraite au jeune monsieur de Plougaz, avant son départ pour la Palestine. Dans la journée, on avait tout préparé pour la rendre habitable au chevalier qui devait être désigné pour tenter l'aventure. Deux lits étaient dressés. Sur les tables de nuit, deux vases pleins de vin, avec leur coupe d'argent, invitaient les hôtes de Coquerel à boire le coup du soir avant de s'endormir.

Or, c'était maître Luc qui avait placé les vases, et maître Luc ne faisait rien qu'à bon escient.

L'inconnu et son écuyer entrèrent, toujours suivis de Pluto. Ils se démasquèrent. Le maître était Arthur de Plougaz ; le serviteur était Yaumi.

Arthur promena son regard triste autour de la chambre.

— La dernière fois que j'ai vu ces peintures et ces tapisseries, pensa-t-il, elles étaient vives et brillantes ; mon cœur était jeune et chaud. Les années ont passé sur tout cela : j'ai pénétré les mystères de la vie ; mon cœur s'est flétri comme se sont fanées ces peintures.

Quand Arthur et Yaumi eurent dévotement fait leur prière du soir, ils burent une coupe de vin pour se donner de la force en cas d'attaque nocturne, et se jetèrent sur leurs couches, tout habillés, tenant à la main leurs épées nues. Pluto s'était silencieusement glissé sous le lit d'Arthur.

A peine le maître et le serviteur étaient-ils couchés, qu'ils tombèrent en un sommeil de plomb. Maître Luc avait mêlé au vin placé sur leurs tables une boisson narcotique ; depuis dix heures jusqu'à minuit, ils ronflèrent à l'envi l'un de l'autre.

A minuit, maître Luc, le visage noirci et la tête coiffée de cornes effrayantes à voir, entra par la porte dérobée ; il apportait tout son attirail : chaînes, résines, ferrailles, etc., etc. On devine qu'il n'avait point oublié son petit poignard.

Il s'approcha des lits à pas de loup.

— Ce sont bien eux, dit-il après les avoir contemplés pendant une seconde.

Il déposa son fardeau et tira son poignard.

— A tout prendre, ajouta-t-il, ma conscience ne sera ni plus ni moins chargée, puisque je croyais les avoir tués tous les deux.

En conséquence de cet argument, maître Luc dépêcha Yaumi pour l'autre monde à l'aide de son petit poignard. Cette fois, il eut soin de frapper comme il faut, afin de n'avoir point encore à recommencer.

Restait Arthur de Plougaz. Au moment où Morfil se retournait pour s'occuper de lui, un grognement étouffé se fit entendre. Maître Luc tendit l'oreille et s'arrêta.

— Bah ! pensa-t-il après une minute d'anxiété, ce sont mes oreilles qui tintent.

Il leva le bras et écarta les couvertures du lit d'Arthur de Plougaz. Un second hurlement sembla percer le plancher.

Néanmoins maître Luc frappa Arthur. Le jeune seigneur poussa un grand cri et rendit l'âme. A ce cri Pluto bondit hors du gîte qu'il s'était fait sous le lit de son maître, et mit ses deux pattes sur la couverture. Morfil, à son aspect, avait reculé jusqu'à l'autre bout de la chambre.

Le chien lécha la blessure saignante et jappa plaintivement.

Luc avait peur ; il voulut se glisser le long de la muraille et gagner la porte secrète. Mais à peine avait-il fait la moitié du chemin, que Pluto, quittant tout à coup le lit, sauta au milieu de la chambre et lui barra le passage.

L'homme et le chien se regardèrent. Jamais la rouge prunelle de Pluto n'avait été d'un écarlate si ardent. C'étaient deux globes de feu qui rayonnaient sous les poils hérissés de ses paupières. Il avait ramassé sous lui ses musculeux jarrets; son ventre touchait le sol.

Maître Luc se prit à trembler comme la feuille ; ses dents claquèrent ; le poignard s'échappa de sa main.

— Grâce ! Pluto, grâce ! s'écria-t-il affolé par sa terreur.

Pluto gronda sourdement, ouvrit sa large gueule, et s'éleva sur ses jarrets tendus. Puis il saisit l'intendant par le cou, et fit jouer ses puissantes mâchoires.

Maître Luc devint livide, puis rouge, puis violet.

Quand Pluto lâcha prise, il tomba lourdement à la renverse.

De compte fait, il y avait là trois morts. Pour lequel d'entre eux était le « cierge ? »

Ici la tradition se bifurque en deux versions, dont l'une est merveilleuse, et l'autre naturelle.

Comme de raison, la première est la plus accréditée.

La voici :

Oh ne trouva qu'un seul cadavre dans la tour du Diable : celui de maître Luc Morfil. Personne n'entendit parler jamais du chevalier qui avait couché dans la chambre hantée, ni de son écuyer.

Quelques mois après, M. de Plougaz reçut de Terre-Sainte une missive qui -lui annonçait la mort de son fils.

Cette mort avait eu lieu le jour où les gens de Coquerel virent un cierge planer au-dessus des cheminées du joli château.

De là les habiles infèrent que le chevalier et son écuyer étaient le spectre du jeune Plougaz et celui du pauvre Yaumi. Les deux victimes de l'intendant avaient soulevé la terre de la tombe afin de se venger, — ce qui est breton.

Pluto n'était autre chose qu'un démon subalterne qui attendait le trépas de maître Luc pour emporter son âme en enfer.

Voici la seconde version :

M. de Plougaz fit enterrer en grande pompe son unique héritier. Yaumi eut une humble croix au cimetière, et l'on vit bien souvent Yvonne agenouillée au pied de cette croix. Le corps de maître Luc fut jeté aux corbeaux, mais les corbeaux ne voulurent point du corps de maître Luc.

Depuis ce jour nulle apparition diabolique ne troubla le joli château de Coquerel.

Pluto, le fidèle ami, vécut de longs jours et fut honorablement empaillé.

Comme le nom de Plougaz ne s'éteignit que trois ou quatre siècles après, on doit croire que le vieux seigneur prit femme, comme c'est le devoir d'un noble homme qui voit mourir son héritier.

Il trouva dans l'armoire de fer de maître Luc de quoi payer les frais de la noce.

Les frais de la noce payés, il resta encore tant d'écus dans l'armoire, que Plougaz fit réparer la chapelle du joli château, et retira des mains de Conantruiltz son manoir de Coatvizillirouët, dont il cessa subitement de trouver le nom ridicule.

Quant à la vieille Anne Parker, elle atteignit un âge si phénoménal que nous n'osons point le dire. Les arrière-petits-fils des personnages de cette histoire la virent remuer les lèvres sans parler, rôtir ses orteils dans les cendres et filer sans chanvre ni quenouille.

De temps à autre, tous les dix ou quinze ans, elle retrouvait la parole pour demander des nouvelles de Simon

Troarec, le bel intendant de Plougaz. Un jour, à l'heure des vêpres, elle cessa de tourner son rouet, et se prit à chanter :

Le soir, on danse sur l'aire,  
Sur l'aire à battre le blé :  
Ah ! c'est qu'il fait bon sauter  
Quand vient la brune.  
Et vous, gars à marier,  
Cherchez fortune.

Pendant qu'elle chantait ainsi, la flamme du foyer toucha par hasard le bord de sa jupe. La vieille s'embrasa aussitôt et fut consumée en un clin d'œil comme un paquet de paille desséchée.

Entre Bécherel et Dinan, l'opinion générale est que, sans cet événement fortuit, la vieille Anne Parker existerait encore.



































